

AUTOBIOGRAFIE LINGUISTICHE

di *Nicole Blondeau, Eleonora Salvadori, Ferroudja Allouache, Karima Ikeme, Mara Aschei, Sara D'Arienzo*

Presentiamo qui le autobiografie linguistiche (AL) di sei docenti (tre francesi e tre italiane) di L1 e L2, che insegnano nei rispettivi paesi. Fanno parte del gran numero di AL raccolte durante gli anni di collaborazione tra insegnanti/formatori francesi e italiani. Sono state scelte per il coinvolgimento dei soggetti-scriventi in una ricostruzione personale e non standardizzata della propria storia linguistica.

Questa ricostruzione tiene conto della soggettività delle persone che ripercorrono il loro itinerario con e tra le lingue e le culture, un percorso radicato in specifici contesti socio-storici, che pone l'individuale in correlazione con il collettivo. È anche possibile reperire differenze e punti in comune nelle rappresentazioni delle lingue, siano esse nazionali, dialettali o di altro tipo, e nei rapporti con la scuola... tra i due Paesi, premesse di futuri dialoghi e ricerche comparative.

Nous présentons ici les AL de six enseignantes (trois françaises et trois italiennes) de L1 et L2, exerçant dans leur pays respectif. Elles font partie de toutes celles recueillies au cours des années de collaboration entre des professeurs/formateurs français et italiens. Elles ont été choisies pour l'implication des sujets-écrivains dans une reconstruction personnelle et non standardisée de leur histoire langagière.

Cette reconstitution rend compte de la subjectivité des personnes qui retracent leur cheminement avec et entre les langues, les cultures, trajet ancré dans des contextes socio-historiques spécifiques, articulant le singulier au collectif. Il est aussi possible de repérer différences et points communs des représentations des langues, qu'elles soient nationales, dialectales ou autres, des rapports à l'école... entre les deux pays, prémices de dialogues et de recherches comparées à venir.

1. AL di Nicole Blondeau¹

Ma langue maternelle est, irréductiblement, *ad libitum*, le français. C'est la langue de ma mère, celle de ma grand-mère maternelle. Elle m'est matrilinéaire. Elle m'a été transmise par les femmes, par la voix/voie et le corps des femmes. Elle m'est musicale et charnelle, profondément intellectuelle aussi car elle me permet d'exprimer, au plus juste que possible, ce que je pense, de transmettre mon rapport singulier au monde.

Ces femmes m'en ont enseigné sa transcription écrite bien avant mon entrée à l'école. J'avais alors 4 ou 5 ans. Je me souviens de séances d'entraînement à l'écriture sous un vieux lilas planté au coin de la maison du Berry. Je ne me rappelle pas si j'étais heureuse d'exécuter ces dessins de lettres, de mots, puis de phrases, cependant je me soumettais sans réticence à ces exercices. Sans doute m'intriguaient-ils. Sans doute soulevaient-ils une curiosité, semaient-ils les petits cailloux d'un imaginaire. Ce qui

¹ Université Paris 8 – Vincennes Saint-Denis.

m'importait peut-être, dans ces temps, étaient la tendresse, la connivence du féminin, des appels vers des ailleurs, des possibles, à ces moments-là, impensés.

Dans mon enfance, une autre langue était présente dans mon environnement, le berrichon (je suis née dans le centre de la France, au-dessous du Val de Loire, dans une région appelée « Berry », celle de l'écrivaine George Sand). Mes grands-parents maternels la parlaient, les ouvriers agricoles qui logeaient dans une petite maison sans confort, sans eau ni sanitaire, presque en face de notre maison familiale, ceux qui, en raison des travaux saisonniers, mangeaient à notre table, les voisins, tout l'entourage parlaient ce que ma grand-mère qualifiait de « patois ». Je retrouvais son phrasé, ses expressions, son accent dans ma famille paternelle. Pour ma grand-mère maternelle, ce n'était pas une langue, mais un « patois », donc, pour elle, pas une langue de prestige. Elle nous interdisait, à ma petite sœur et moi, de le parler. Pour elle, ce n'était pas le « français ». Elle était une sociologue intuitive : elle sentait/savait que les inflexions du parler du Berry, son accent rocailleux, comme le parler du Béarn de Bourdieu, nous « distinguaient » négativement. Elle les a combattus par l'interdiction, sans explication et farouchement. J'ai totalement incorporé cet interdit. Je ne savais pas que son interdiction me permettrait de partir loin de mon lieu, m'autoriserait à aborder des rives d'imaginaire insoupçonnées.

Les souvenirs de mes premières années d'école ne sont pas vraiment heureux, même s'ils restent illuminés par notre maîtresse, celle que nous appelions avec respect Mademoiselle B. (son prénom est Anne-Marie). La plupart de mes camarades parlait ce « patois » berrichon que ma grand-mère avait expulsé de nos échanges. J'avais du mal à les comprendre. Je ne les appréciais pas. Je les trouvais grossiers. Je me souviens de tous ces moments où je me sentais tellement seule dans la cour de récréation. Je m'accrochais aux grilles qui séparaient l'école du reste du village. Je regardais l'extérieur, une petite rue, une boulangerie qui vendait des tas de bonbons multicolores, l'église et le vieil arbre planté, selon la légende locale, par Sully, et j'attendais ma mère, qu'elle vienne me chercher, qu'elle me parle avec douceur la langue qui était celle de mon école.

Dans cette petite école d'un petit village du Berry, j'étais peut-être une petite chose curieuse pour les institutrices et vraisemblablement une sorte de chose bizarre, étrange, pour mes camarades. Je savais déjà lire et écrire lorsque j'ai commencé ma première année d'école (en CP- cours préparatoire), à six ans. Je ne comprenais pas où je me trouvais, je ne comprenais pas pourquoi j'étais enfermée dans un lieu où je ne me sentais pas bien, où l'on enseignait ce que je connaissais déjà. Je m'ennuyais. La récréation était souvent un moment de mal-être, parfois de peur. Mes camarades organisaient des jeux collectifs que je ne connaissais pas, qui m'effrayaient parfois. Je ne parvenais pas à réellement participer, même si je participais tout de même. Pour eux, il fallait gagner, mais j'étais impuissante à développer ce sentiment d'équipe qui fait que l'on est un avec un groupe contre un autre. La violence, l'affrontement, l'esprit de compétition m'étaient impossibles. J'étais ailleurs, sans savoir où exactement. Ce monde qui aurait dû m'être familier n'était pas le mien. Tous parlaient le berrichon, une langue que je ne comprenais pas vraiment car elle avait été bannie par mes mères.

J'ai appris, plus tard, que mon institutrice des premières années, Melle B., avait proposé de me faire « sauter » un niveau, mais mon père s'y était opposé. Je ne sais toujours pas pourquoi. Peut-être que pour lui, les filles n'avaient pas à se différencier : elles devaient rester dans le rang, ne pas se faire remarquer. Je continuais, sans vraiment le vouloir, à être une bonne, « excellente » élève. Je n'avais pas la volonté de l'être, je l'étais. En CM1 (j'avais 9 ans), notre autre institutrice, Mme L, qui nous inspirait un respect mêlé de peur au regard de sa sévérité, a lu l'une de mes premières rédactions devant la classe. J'étais à la fois pétrifiée et fière. Pétrifiée parce que, définitivement, pour mes camarades, je devenais une forme de « monstre », à la marge,

incompréhensible, et une complice de la maîtresse, celle qui détient, impose un certain savoir et l'évalue. Fière parce que mon texte avait été élu le meilleur. J'étais déjà passée, sans le vouloir ni le savoir, de l'autre côté, je m'éloignais irrésistiblement de mes lieux d'agrégation originaires, des camarades de mon enfance et de ma famille. Insensiblement, je devenais étrangère. En écrivant ces lignes, je pense aux mots de Fadhma Aït Mansour Amrouche : « Je resterai toujours l'étrangère » (*Histoire de ma vie*, 1968). D'une certaine manière, je le suis toujours.

Ma mère avait pour prénom *Solange*, ma grand-mère, sa mère, *Alida*. On l'appelait communément *Ida*. Ces prénoms sonnent toujours pour moi comme des musiques nostalgiques, des mélodies qui, au fil du temps, se détachent des référents, des personnes qu'ils ont incarnées, désignées par le prénom comme êtres humains singuliers, inscrits dans le monde, pour devenir « traces » d'un passé irrémédiablement englouti, traces cependant, à jamais douces, douloureuses, passantes de langue et de vie, amères/mes mères, « lumière(s) de mon enfance » (Braudel), à jamais éteintes, mais scintillant par intermittence dans mes affres d'amour. S'accrocher au ciel, mères de ma langue, sans espoir particulier, mais dans une attente fiévreuse, une sorte d'appel de l'inconnu, l'impossible impensé. Investir la langue que vous m'avez transmise pour en exsuder les possibles linéaments d'une pensée, les souffrances, les joies, pour, à mon tour, transmettre...

En 6^{ème} (j'avais 12 ans) j'ai découvert l'anglais. Je me souviens des premiers mots appris : « a pig/a leaf », écrits au tableau noir sous l'image d'un cochon, bien rose et bien propre, dodu, souriant, content de son sort de cochon et d'une feuille, bien verte, bien dessinée, ignorante sans doute de son destin. Au-dessous des images, la transcription dans l'Alphabet Phonétique International : [pig/li:f] Les élèves étaient rassurés : l'anglais, cette langue inconnue pour nous tous, les petits Berrichons, à l'exception des chansons que nous écoutions à la radio, essentiellement celles des Beatles, était parlée par des individus qui partageaient les mêmes références que nous : le cochon et la feuille. Cependant, nous n'avions pas l'idée de rapprocher la langue des chansons et celle qu'il nous fallait apprendre à l'école, tant les mondes de notre quotidien et celui de l'école étaient, pour nous, pour moi, dissociés, clivés. Lors de cette première séance, toute la classe répétait [ə pig/ ə li :f] et au fur et à mesure des répétitions, le niveau sonore montait, la vitesse des répétitions aussi : répondant aux encouragements de l'enseignante qui elle-même, haussait le ton et accélérait la cadence, nous étions tous mus par une frénésie de réitération, comme des croyants qui répètent à l'infini les mêmes incantations. A la fin de l'heure de cours, notre « pig » et notre « leaf » n'étaient plus qu'une litanie musicale qui avait sans doute oublié tout référent.

Cependant, même à travers cet enseignement répétitif, somme toute behaviouriste, sans que peut-être que nos professeurs ne le sachent, j'ai continué à aimer cette langue. Elle m'offrait un autre ailleurs. Tout au long de ma scolarité, y compris ma formation pour le concours de l'École Normale Supérieure, au Lycée Fénelon, à Paris, j'ai continué à obtenir d'excellentes notes.

Le lycée très coté où j'étais scolarisée, à Châteauroux, dans le Berry, au-dessous de la « *Loire valley* », entretenait des formes de collaboration avec d'autres établissements anglais et des correspondants associatifs d'Angleterre. C'est ainsi que je suis partie un été, au pays de Galles, dans un endroit proche de Gardiff. Il m'a fallu combattre, violemment, durement, contre mon père pour lequel il n'était pas envisageable que « sa » fille parte seule dans un pays dont il/elle ne connaissaient rien, parte seule tout simplement, risque de s'émanciper. Je devais partager cet échange avec mon amie Christiane, dont les parents n'avaient pas les mêmes *a priori* que mon père. Cette amie très chère est tombée malade, n'a pas pu venir en Angleterre et est décédée un an plus tard. Je suis partie avec une autre amie commune, Marie. Le séjour a été difficile, les

familles nous interdisant tout échange, à Marie et moi. Pour elles, il nous fallait nous rencontrer le moins possible pour acquérir le plus possible la langue anglaise. Notre dimension d'exilées, d'adolescentes fragiles n'était pas prise en compte. Nous n'étions pas bien dans ce lieu étranger, dans des familles que nous considérions comme peu accueillantes, qui l'étaient, cependant, d'une certaine manière : elles étaient « gentilles ». Nous, nous vivions avec l'angoisse de la maladie de Christiane, avec la culpabilité d'être parties sans elle.

Un épisode de ce séjour reste gravé dans ma mémoire : « a tea time », vers 17h, dans une sorte de manoir où habitaient les parents de la femme qui me recevait. Nous étions tous réunis, les grands-parents, les parents, les petits-enfants et moi. J'étais vraisemblablement considérée comme une petite chose exotique dans ce milieu conservateur pourtant « gentil », qui m'invitait à participer à un rituel historiquement et culturellement ancré, autour d'une table magnifiquement dressée, dans une salle à manger qui m'émerveillait. Lorsque que thé a été servi, j'ai tourné le mien avec une cuillère (j'observais ce que tous les convives pratiquaient !), mais mon sens de l'observation n'a pas été assez soutenu et j'ai oublié ma cuillère dans la tasse, ce qui m'a valu la remarque acerbe de la grand-mère : « on ne laisse jamais la cuillère dans la tasse. Cela ne se fait pas. Ce n'est pas élégant ». J'aimerais retrouver les phrases anglaises qui m'ont signifié mon décalage culturel, social, m'ont projetée dans la honte. Je ne m'en souviens plus. Ce dont je me souviens, comme une brûlure, en écrivant ces mots, c'est le sentiment d'humiliation. Je n'appartenais pas à ce monde policé, qui tenait son assurance d'innombrables années de position dominante. J'avais 17 ans.

Cependant, en immersion, au-delà de tout, nous avons fait de remarquables progrès, Marie et moi, dans l'acquisition de la langue.

De retour dans notre lycée, Madame R., notre extraordinaire professeure d'anglais, qui ne nous parlait qu'en cette langue lorsqu'elle entrait en cours, (pratique peu commune à cette époque), mais traduisait lorsque que nous étions perdus, m'a demandé de lire un texte qu'elle proposait pour la leçon. Je l'ai fait avec enthousiasme, sûre de ce que j'avais acquis lors de mon séjour en Angleterre. Le verdict a été terrible : « merci pour cette lecture, mais votre accent welsh est absolument épouvantable ». Je ne comprenais pas cette remarque sur l'accent « welsh », j'étais meurtrie. Je pensais parler un « bon anglais ». A cette époque, je n'ai pas compris les différenciations entre lieux culturellement, historiquement ancrés, inflexions langagières afférentes et rapport avec un anglais normé imposé par l'école française. J'ai cependant, continué à aimer cette langue.

Dans le même temps, j'ai vécu avec ce lien : la langue anglaise, l'apprentissage de la langue, mon séjour en Angleterre, l'absence de Christiane au moment imaginé ensemble, sa mort, à 17 ans.

Au lycée Fénelon, à Paris, où je préparais l'entrée à l'Ecole Normale Supérieure (j'ai compris, beaucoup plus tard, grâce à Bourdieu, pourquoi j'avais pu transgresser un destin social annoncé, et encore plus tard, grâce à la psychanalyse, à penser/panser les brûlures de l'humiliation sociale, de classe, et celles, sourdes et meurtrières, des violences masculines intra-familiales), nous avions une professeure d'anglais très élégante, sûre de sa beauté et de sa position haute, qui, l'hiver, arrivait enveloppée d'un magnifique manteau de fourrure. Moi, j'avais du mal à payer ma chambre de bonne et je me nourrissais de conserves bas de gamme. Je volais les livres dont j'avais besoin chez Maspéro et Gibert Jeune. Tous les cours étaient basés sur la littérature anglaise et pas un mot ne devait être prononcé en français. Les élèves devaient faire un exposé d'une heure sur un roman anglais. J'ai choisi *les Hauts de Hurlevent/Wuthering heights* d'E. Brontë. J'ai eu 14/20, une note remarquable pour une classe prépa. Pas un compliment de la part de l'enseignante. Pour elle, cela allait de soi puisque la plupart des élèves avaient fait des

séjours linguistiques en Angleterre ou aux USA. Brûlure. Incompréhension. J'avais passé des heures, des journées et des nuits à préparer cet exposé. Cependant, j'ai continué avec beaucoup de plaisir à lire en anglais, surtout des œuvres littéraires. Peu à peu, je me suis éloignée de cette langue, je ne l'ai plus pratiquée. Elle m'a, insensiblement, quittée. Depuis ma participation aux projets européens (Kaleco, puis Pluri-la), ma frustration est grande de ne pouvoir réellement participer aux échanges en anglais. Elena, ma collègue et amie roumaine dit que j'ai beaucoup progressé depuis quelques années, mais, pour moi, le niveau d'expression que je suis parvenue à reconquérir reste une défaite.

L'espagnol, découverte éblouie de cette langue en seconde (j'avais 16 ans). Amour absolu grâce à une professeure fabuleuse dont j'ai oublié le nom (qu'elle me pardonne). Avec elle, la langue était vivante, joyeuse, interrogative de problématiques sociales et politiques. Elle nous permettait, d'un point de vue décentré, l'accès à une autre culture, à une autre histoire. Nous interrogeons le monde. Très tôt, notre professeur nous a récité des poèmes de Machado, de Lorca... Je ne comprenais pas grand-chose, mais je me laissais bercer par la musique de la langue, je récupérais quelques mots, j'avais l'impression de comprendre ceux qui étaient transparents, mais qui ne l'étaient pas tout à fait dans les environnements d'écriture. Pendant les travaux d'évaluation, elle nous passait de la musique, des chants espagnols. Situation inhabituelle dans le contexte d'enseignement d'une langue étrangère, à cette époque. Situation inhabituelle, soit, mais porteuse d'imaginaire. L'espagnol, c'était cette musique et, à travers les films et les poèmes, les fragments de romans, une lutte contre le fascisme franquiste, contre tous les fascismes, une langue de combat. La professeure nous emmenait voir des films projetés dans le lycée de garçons. Excitation de sortir le soir de l'internat, de rencontrer des garçons, de découvrir les films espagnols, projetés en version originale sous-titrée. En terminale (dernière année de lycée), nous avons changé de professeur. Ennuyeux, didacticien, antipathique. L'espagnol se réduisait à des structures, des exercices grammaticaux. Durant son inspection, nous avons été odieux : aucun élève ne répondait à ses questions, nous restions muets comme des carpes. L'année d'après, lors de la préparation au concours de l'École Normale Supérieure, nous n'avons fait essentiellement que des traductions, surtout du *Don Quichote de la Mancha*. Comme l'anglais, mais pour d'autres raisons, l'espagnol s'est éloigné de moi. Je me suis éloignée de cette langue.

Pendant toute la période franquiste, je me suis refusée à aller en Espagne.

En avril 2001, j'ai été invitée à Madrid, pour EXPO LINGUA, l'équivalent espagnol d'EXPO LANGUES à Paris, pour faire une conférence. J'étais très heureuse de cette invitation et je pensais qu'en Espagne, je parviendrais à reconquérir mon niveau d'espagnol. L'une de mes étudiantes, dont j'avais dirigé le mémoire de Maîtrise Didactique des Langues étrangères, Ferroudja, m'a proposé de venir avec moi. J'ai accepté avec joie, décommandé l'hôtel luxueux qui m'était octroyé. Entre temps, elle avait trouvé deux chambres dans une demeure fantastique, chez « l'habitant ». Dès notre descente d'avion, dans le taxi qui nous conduisait à notre logement, elle a commencé à parler une sorte de sabir franco-italien, que semblait fort bien comprendre le chauffeur, qui lui répondait en espagnol, qu'elle paraissait comprendre. La même communication s'est établie avec la propriétaire du logement, ravie d'être face à une interlocutrice qu'elle « comprenait ». Au bout de deux jours, des mots et des phrases espagnols s'incrustaient dans le discours bigarré de Ferroudja. Au bout de quatre jours, elle parlait un espagnol compréhensible pour les Espagnols ! Durant tout ce séjour, je n'ai prononcé ni un mot, ni une phrase en espagnol ! J'aime toujours l'espagnol, avec cette tristesse de ne plus pouvoir le parler, même si je le comprends.

Je me suis, depuis la mort de ma mère, toujours sentie en exil, expulsée d'un lieu matriciel, vraisemblablement imaginaire. Le savoir, les langues, mes incommensurables

lectures d'œuvres françaises et étrangères, anglaises, espagnoles, bien sûr, mais aussi les traductions d'œuvres russes, allemandes, italiennes, grecques, polonaises, bulgares, portugaises, africaines, vietnamiennes, cambodgiennes, chinoises, japonaises... m'ont offert des espaces de résistance à la souffrance, des moyens de résilience, des champs de confrontation d'idées, des possibilités d'émancipation, des horizons de liberté. Il y a sans doute là des fragments d'explication à mon choix, tout compte fait, non choix, de l'enseignement du français langue étrangère, de l'enseignement de « ma » langue comme langue seconde ou tierce à des personnes étrangères. Avec elles, j'ai toujours partagé la dimension de l'éloignement, de la rupture, de l'exil et cet indicible état de l'être qu'aucun mot français ne peut traduire, sauf, peut-être celui, portugais, de *saudade* : la nostalgie, la mélancolie, le désir insondable de ce qui me manque et la certitude intuitive de ne l'atteindre jamais, le rêve traversé parfois par des éclats de joie, des déchirures de bonheur.

Jabès écrit que « La langue est hospitalière ». Oui, de fait, « la » langue ne peut être « qu'hospitalière » puisqu'elle ne peut rien « dire » ni protester. Elle « est », et de ce fait, est assignée à l'hospitalité. Elle est ce que ses locuteurs en font. Pour moi, ce français que j'enseigne depuis des années n'est ni celui des grammairiens ni des linguistes. Ce n'est pas celui des gardiens de la norme, mais une Babel, comme toutes les langues d'ailleurs, où ceux qui s'y aventurent peuvent y trouver une « possibilité d'être » (Rilke), solidaires de l'*humaine condition*.

2. AL di Eleonora Salvadori²

Compirò presto 80 anni (19 maggio 2022). Prospettiva singolare e un po' inquietante! Singolare perché, come diceva Simone De Beauvoir, si ha un corpo che invecchia e si conservano i desideri di sempre. Inquietante perché sento di dovermi affrettare, rimangono ancora tante cose da fare e da imparare.

Se faccio il bilancio della mia storia linguistica, con lo sguardo complice e indulgente di un'"anziana" dalla memoria imperfetta, sono costretta a selezionare tra migliaia di fatti, ricordi, impressioni alla ricerca di ciò che è stato (forse) essenziale per la persona che sono oggi: uno sguardo selettivo, una postura interpretativa.

Non so se riuscirò a dare un senso, a trovare un ordine in questa pluralità aggrovigliata...

C'era una volta... Da quanto mi dicono ero una "brava bambina", saggia, tranquilla, all'apparenza un po' passiva. So che mi piaceva ascoltare, ma non c'era nulla di passivo, c'era l'identificazione completa con la persona che parlava. Era una sorta di adesione fisica, attraverso gli occhi, attraverso l'udito, ma anche attraverso le mani, il contatto fisico. Le parole degli altri le assorbivo... Le ingerivo avidamente... Cominciare a elaborare e verbalizzare i miei pensieri è stato un lungo processo attraverso il quale ho abbandonato la postura dell'ascolto per accettare (con fatica) di prendermi in mano, di diventare persona autonoma e soggetto parlante.

Le lingue della mia prima infanzia (a lungo mi sono percepita come monolingue) erano per me persone, situazioni e contesti alquanto disparati: c'era la cadenza fluida e un po' "pigra" della gente di Perugia, dove sono nata e dove vivevano i membri della vasta famiglia di mia madre. Una lingua, un modo di esprimersi, un'intonazione, una modalità distanziata, allegra e ironica di vedere e vivere il mondo, tutto ciò si fondeva nelle mie percezioni. Quel mondo mi appariva così giustificato in tutte le sue espressioni, anche linguistiche, che per lungo tempo non ho voluto riconoscere il

² Centro Educazione ai Media- Pavia.

confine tra regionalismi e lingua nazionale. Oggi so che molte espressioni e parole che erano le cose che volevo significare non erano “italiane”: le avevo adottate, caparbiamente certa della loro legittimità, e solo più tardi ho scoperto che invece che “sciapo” nei dizionari italiani si trovava “insipido”, o (peggio ancora!) “sciocco”, mentre il verbo “dringolare”, che indicava l’instabilità dei miei denti da latte non era presente nello Zanichelli, dove però non sono riuscita a trovare alcuna valida alternativa. Accanto a questo idioma amato con passione (quello di mia madre, di mia nonna, delle mie zie e dei miei cugini, con i quali avevo fortissimi legami affettivi), la lingua “ombelicale” secondo Barthes, c’era l’altra lingua/mondo, quella di un paese del Trentino. La ritrovavo con la mia famiglia ogni estate, dopo lunghi viaggi sui treni del dopoguerra, su rotaie attraverso le quali si intravedeva il Po che scorreva a pochi metri (immagine indelebile, insicurezza dei trasporti e terrore di cadere nel vuoto). In questo mondo decisamente “altro” (il mondo contadino prima della meccanizzazione), alla cui origine c’era l’improbabile incontro dei miei genitori, entravo nell’altra lingua. Per capirla e abitarla, avevo bisogno ancora una volta di un’immersione totale, di un’identificazione sicuramente più difficile (sociale? culturale? linguistica?). Nei miei ricordi infantili soprattutto sensazioni olfattive e uditive: l’odore delle stalle e dei pollai, il profumo dell’erba tagliata che si trasforma in fieno e delle pannocchie di granturco messe ad arrostitire, e poi le tristi melodie dei canti di montagna, nati durante la prima guerra mondiale (di cui le montagne trentine sono state protagoniste) e le parole e i suoni di un altro idioma di cui mio padre era l’anello di congiunzione e il garante.

Una lingua con accenti più duri (forse perché parlata da contadini che vivevano duramente), che capivo perfettamente ma che nessuno ha mai preteso che parlassi.

Così sono cresciuta circondata da una varietà di idiomi e di suoni: a casa parlavamo italiano; ma se mio padre con noi parlava l’italiano “standard”, usava l’altra lingua per comunicare con la sua famiglia d’origine. Ricordo anche che l’uso del dialetto era modulato in rapporto al contesto: dal più puro “noneso” (una variante del ladino parlata in Val di Non) si passava al “trentino”, una lingua regionale propria degli ambienti “colti”. Ho capito molto presto che non si possono usare le stesse parole e lo stesso registro in tutti i contesti.

Credo di aver attribuito lo stesso valore ad entrambe le lingue: stesso prestigio, ma status diverso. La lingua della famiglia era quella in cui dovevo esprimermi (oralmente e per iscritto), la lingua del Trentino dovevo capirla e rispettarla, come un patrimonio da preservare. Mio padre aveva fatto un grande sforzo per allontanarsene quando aveva iniziato gli studi al liceo e poi all’università, che lo avevano portato a Roma e poi in altri paesi per insegnare, insieme al latino, una lingua che non era la sua lingua madre. A questa, l’italiano standard di origine letteraria, aveva votato un vero e proprio culto: era un traguardo raggiunto con fatica e gestito con la “precauzione” di chi non è stato socializzato, ma alfabetizzato in un idioma che sarà anche quello della comunicazione professionale.

Mio padre mi aveva coinvolta nel suo culto: ricordo di aver passato interi pomeriggi negli anni della scuola elementare scrivendo “pensierini” in una lingua strana, infarcita di aggettivi posti per motivi formali prima del sostantivo e mai usati nella comunicazione quotidiana. Questi “pensierini” erano letti in classe dalla maestra; ne ero molto fiera. Ho imparato a dare un alto valore all’uso (specialmente scritto) di questa lingua e del suo registro più formale. Un codice “eccentrico” che avevo acquisito leggendo i manuali di un’epoca che, pur dichiarandosi post-fascista, aveva conservato molte delle forme culturali del “ventennio”, soprattutto la preferenza per uno stile enfatico e ridondante. Ho appreso solo più tardi che questa lingua era giovane, ancora in fase di formazione come lingua “standard”, troppo vicina ai modelli letterari della sua origine.

Così, anche nella parola scritta, scoprivo una varietà di registri e di lingue: quella dei manuali scolastici, quella dei libri autorizzati, accuratamente selezionati da mio padre (i romanzi di Salgari, ricchi di espressioni informali e regionalismi, erano tra i libri proibiti!), ma anche letture fatte in segreto (i fumetti di *Pecos Bill* e *Topolino*), accanto all'unico settimanale permesso, il *Corrierino dei piccoli*, per la maggior parte scritto in versi. Credo di non aver mai scritto un diario perché non conoscevo il linguaggio dell'espressione personale informale: la mia prima produzione fu un intero quaderno di testi in versi offerto in dono al mio insegnante di latino della scuola media.

Ero quindi una bambina plurilingue, nel senso che potevo passare da una lingua, un codice, un registro all'altro senza difficoltà, ma con scarsa consapevolezza. Non c'era un idioma identitario esclusivo, ma amavo soprattutto la lingua scritta: avevo implicitamente concluso che era più "sicura", poco predisposta a quelle "variazioni" soggettive che rendevano meno controllabile la lingua orale. Bambina piuttosto timida, tendevo a far leva sulle competenze acquisite attraverso lo studio, piuttosto che sulle capacità pragmatiche e relazionali che si esprimevano nella comunicazione orale.

E poi, all'età di 10 anni, il grande salto: il trasferimento a Tangeri, all'epoca una realtà internazionale caratterizzata da un multilinguismo istituzionale. Sei paesi governavano a turno la città e cinque lingue dominavano: il francese, lo spagnolo, l'inglese, l'italiano e l'arabo (quest'ultimo con uno status profondamente asimmetrico rispetto alle altre lingue). Cinque lingue, una delle quali, lo spagnolo, faceva parte, oltre che della vita scolastica, dell'esperienza quotidiana, era la lingua del fare (comprare, chiedere informazioni, socializzare, ascoltare la radio, leggere le notizie sui giornali); il francese lo studiavo a scuola secondo approcci abbastanza tradizionali, ma era anche entrato nella mia vita personale. È stato lo strumento per accedere ai testi che hanno rappresentato la mia "educazione sentimentale" (le tragedie di Corneille e Racine, i racconti di Voltaire e i romanzi francesi dell'Ottocento, essendo difficile l'accesso ai libri in italiano), e per scoprire i film, di solito americani, che venivano proiettati nelle sale in versione francese. L'italiano era ancora la lingua della scuola e della comunicazione familiare; l'inglese, invece (ma all'epoca era già l'americano), è stato prima una lingua scoperta sui transatlantici che ogni anno ci trasportavano sulla rotta Genova/Tangeri, affollati di emigranti che parlavano una strana mescolanza italo-americana. L'inglese è stato in seguito oggetto di una sfortunata esperienza scolastica, poi il misterioso linguaggio delle istruzioni per gli elettrodomestici (ancora sconosciuti in Italia), e infine il linguaggio remoto dello swing, la musica delle canzoni che ci accompagnavano quando andavamo a ballare. Infine c'era la lingua indigena, l'arabo, per me a quel tempo una "non lingua" (quanti rimpianti per l'opportunità persa!), una serie di suoni gutturali identificati con difficoltà, troppo lontani dai suoni familiari delle lingue neolatine e senza alcuna trasparenza lessicale. Una sorta di flusso indistinto percepito come aggressivo, fonte di oscure paure (erano gli anni della decolonizzazione). Dotato di uno status completamente diverso, c'era poi l'arabo scritto, il cui magnifico alfabeto ornava le pareti della scuola italiana, ex-palazzo del sultano, impreziosito da piastrelle geometriche multicolori, dove le frasi del Corano dipinte sullo smalto non erano espressioni linguistiche, ma lussuosa decorazione. Per concludere, non posso non citare l'esperienza scolastica ma significativa del latino, una lingua amata con trasporto, perché potevo appropriarmi della "perfetta" geometria delle sue regole con un approccio totalmente intellettuale, nessuno pretendeva di verificarne la padronanza tramite un eventuale riutilizzo.

Sette anni passati a Tangeri. Quali risultati? Come giudicare questa esperienza che avrebbe potuto essere così ricca, viste le numerose lingue incontrate? In termini di competenza plurilinguistica e pluriculturale, un'esperienza mancata. Ho cercato di individuarne alcune ragioni. Socialmente e culturalmente le diverse comunità nazionali e

le loro rispettive lingue/culture erano rigidamente compartimentate (all'estero, ogni gruppo nazionale si aggrappa fortemente alla propria identità linguistica/culturale). Inoltre aprirsi ad altre lingue/culture è stato per me un lungo processo: il rapporto con l'italiano era stato così gratificante che è stato necessario destrutturare questa identità esclusiva e "escludente" per intraprendere la strada del decentramento, dell'apertura al plurilinguismo e al dialogo interculturale. Se considero poi l'apprendimento formale, non c'era stato alcun collegamento tra lo studio in classe delle altre lingue (inglese e arabo soprattutto, ma anche francese) e le esperienze che avrei potuto fare grazie al loro uso. Le lingue erano state un'esperienza scolastica, e la scarsa osmosi tra i gruppi nazionali non aveva facilitato il loro riutilizzo in situazioni comunicative reali. Solo lo spagnolo ha lasciato tracce più durature (come ho potuto scoprire più tardi): me ne sono appropriata perché, come detto prima, l'avevo vissuto.

E poi, al ritorno in Italia, terzo passaggio, nuova rottura: Roma e l'università dove ho scelto la facoltà di Lingue e Letterature. Nonostante i 4 esami di francese sostenuti con il critico letterario più celebre dell'epoca (Giovanni Macchia), non ho ricordi in quel periodo di una personale e convinta adesione alla grande letteratura francese. Uno studio molto accademico, nessuna scoperta, nessuna identificazione emotiva... Un solo ricordo positivo: un "mémoire" scritto in solitudine sui *Regrets* di Du Bellay che avevo amato perché (anche se scritti nel XVI secolo) mi parlavano di una Roma che non era cambiata: la Roma cinquecentesca della corte dei Papi non lontana da quella che conoscevo, del Vaticano e dei ministeri. I ricordi dei miei studi universitari (tranne che per la storia dell'arte grazie al grande Argan che mi ha fatto scoprire le sontuose bellezze del barocco romano) si dissolvono in una nebbia difficile da dissipare. Quando, all'età di 22 anni, ho lasciato finalmente la famiglia (e Roma, città comunque amata) per costruire a Milano un itinerario scelto in totale autonomia, ero ancora alla ricerca di "un'identità culturale". Il nuovo mondo mi ha totalmente fagocitata. Le discussioni/contestazioni del '68 mi hanno aperto a percezioni, linguaggi, codici del tutto nuovi, alla sensazione appagante di appartenere a un gruppo, o meglio ancora a un progetto collettivo. La lingua francese, è diventata lo strumento professionale che mi permetteva di costruire un rapporto e una comunicazione con studenti appena più giovani di me, di cui sono diventata la (cattiva?) maestra. L'ingresso nel "mestiere" di insegnante di francese (difficile all'inizio a causa della timidezza e dell'impreparazione metodologica) mi ha gradualmente permesso di costruirmi un profilo, non solo professionale. La buona padronanza della lingua e della letteratura (grazie agli anni di Tangeri e dell'università) mi ha dato la possibilità di proporre agli studenti una visione del mondo diversa.

Non sono orgogliosa di quelle esperienze e di quei momenti, per altri versi gioiosi e pieni di fiducia. Vivevo in una sorta di euforia e trasmettevo alle mie classi questa energia e questa proiezione verso il futuro. Il francese era un pretesto, uno strumento di mediazione che rendeva più credibile la mia analisi dei romanzi di Balzac come scrittore realista e "rivoluzionario suo malgrado" secondo Lukàcs.

Riportavo ai miei studenti le narrazioni di Christiane de Rochefort e Marie Cardinal che affiancavano le letture di Vercors, Boris Vian, Camus, Sartre, De Beauvoir... ma anche Tournier, Djébar, Duras e Yourcenar, un pantheon di scrittori che forse in comune avevano solo la "contemporaneità", l'anticonformismo, la capacità di rappresentare modi di vita, ricerche esistenziali e culturali che potevano apparire ai miei allievi (e a me stessa) un'alternativa alla monotona staticità di una società italiana ancora dominata dai valori dell'onnipresente Democrazia cristiana.

Credo che la fine del grande sogno del '68 sia alla base del cambiamento nel mio rapporto con il francese. Non è stato più un pretesto per introdurre e proporre progetti

per il futuro, ma è diventato IL PROGETTO per il futuro, opzione professionale ma prima ancora esistenziale.

Nella mia lunga ricerca di un modello identitario, la lingua e la cultura francese, la Francia e il popolo francese sono diventati una “patria”, un approdo. Vivevo certamente una sorta di esterofilia, un desiderio ingenuo di proiettarmi verso un mondo vicino e lontano al tempo stesso. Un contatto che mi ha aperto strade e opportunità straordinarie. È nell’ambito della mia professione che ho potuto, in quanto formatrice di formatori, incontrare il mondo della francofonia (molto più ricco e variegato del panorama franco-francese) nei corsi BELC e CREDIF. Un mondo pieno di colori (in tutti i sensi) grazie al quale ho capito e sperimentato che esistevano tecniche per rendere la lezione di lingua divertente ed efficace.

Devo molto a questo Paese, di cui mi sono costruita un’immagine forse idealizzata. La lingua francese, acquisita inizialmente nella sua “purezza”, di cui praticavo il registro formale (sia oralmente che per iscritto), mi ha introdotta, grazie a tutte le esperienze che in questo altrove sono diventate possibili, a nuovi codici e nuovi registri. Sì, credo che la Francia mi abbia fatto sentire meno estranea a me stessa, mi abbia offerto l’opportunità di vivere nuove identità. Mi ha anche aiutata a sviluppare la propensione per un forte relativismo culturale: ogni esperienza vissuta in Francia proponeva un implicito confronto con i comportamenti italiani corrispondenti... La conquista del relativismo è stato un percorso complesso: la formazione che riceviamo ci spinge a individuare in ogni situazione il giusto e l’ingiusto, il vero e il falso in un’ottica prevalentemente nazionale...

Vivo tuttora il dualismo tra queste due lingue /culture. Quando scrivo mi sento più libera se uso il francese, quando parlo gli accenti e i suoni della mia lingua mi risuonano più vicini. Ma è impagabile il profondo senso di libertà che provo sapendo che c’è un’altra me stessa e un’altra vita che posso sempre recuperare scrivendo agli amici francesi, leggendo l’ultimo Prix Goncourt, guardando l’ultimo film con la Binoche.

Le altre lingue? Voglio conoscerle non appena incontro qualcuno che le parla e che, ai miei occhi, incarna un aspetto specifico della cultura, della storia, della società del Paese. Ho desiderato esprimermi in inglese (una lingua a lungo rifiutata) perché mi permetteva di comunicare con un amico inglese; l’origine russa di mia nuora mi ha spinto a (cercare di) imparare questa lingua; grazie all’incontro con nuovi amici spagnoli ho riscoperto una conoscenza pratica e formale di questa lingua di cui ignoravo di aver conservato le tracce. Confesso che non ho mai provato una vera e propria curiosità per le lingue in sé, non ho mai coltivato un interesse scientifico o accademico, le ho sempre percepite come organismi viventi che aprivano le porte all’incontro con altri mondi e soprattutto con altre persone, altre relazioni, altri affetti e altri modi di vivere.

La mia è la narrazione autobiografica di una persona che ha avuto il privilegio di non vivere l’esclusione attraverso le lingue. Quando avrei potuto viverla, ho avuto le risorse sociali e culturali per superarla. So che, se ho potuto godere della ricchezza delle lingue, altri le hanno subite e le subiscono.

Ogni narrazione autobiografica deve concludersi con un messaggio: il mio vuole invitare a portare le lingue, in tutte le loro varietà, le loro potenzialità, nella loro ricchezza plurale, fuori dagli armadi in cui spesso sono state rinchiusi, classificate, “mummificate” per riconoscere (e far riconoscere) che noi siamo tutte le lingue in cui viviamo ...

Con quali mezzi? Con quali strategie? Qualche anno ancora per trovare risposte plausibili.

3. Al di Ferroudja Allouache³

Je ne parviens pas à écrire mon autobiographie langagière. Je ne sais pas pourquoi j'ai autant de mal à m'y mettre. Chaque fois quelque chose me freine, me bloque, me paralyse. Et ce quelque chose a sans doute une explication qui remonte à mon enfance, à des déceptions. Pour moi, la langue maternelle est liée à l'Algérie de ma mère (mon père, parti en France, n'apparaissait qu'aux grandes vacances, le temps de faire un enfant à sa femme, de chasser le gibier et de rentrer en France), au village natal composé de quelques familles dites « berbères ».

Il y avait une école en langue arabe : ma mère n'a jamais voulu que mes sœurs et moi y mettions les pieds. Elle n'a jamais donné d'autres explications que « on était pauvres ». Plus de 20 ans après, une fois ma rupture consciemment voulue avec la langue de ma mère, je lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas voulu que l'on aille à l'école comme tous les autres enfants ; sa réponse était toujours la même : elle n'avait pas d'argent.

Je n'aime pas la langue de ma mère. Le berbère est, pour moi, la langue des pauvres, du pauvre, de celui qui n'a rien. La langue qui ne renvoie à rien, qui n'a pas d'histoire. J'ai parlé cette langue depuis mon enfance. C'est la langue dans laquelle ma mère m'a dit « non » : non pour aller à l'école, non pour avoir un sou (à l'époque on comptait encore en franc que les Berbères prononçaient « franck »). Non.

La langue maternelle me renvoie au silence du père : je ne sais même pas comment on dit « langue maternelle » en berbère. Quand mon père venait aux grandes vacances, les valises à moitié pleines, c'était surtout l'odeur de la France qu'il apportait avec lui, et les choses apportées parlaient un autre langage.

Très jeune, à défaut donc d'aller étudier l'arabe dans une medersa, je m'amusais à regrouper sur un long banc de pierre des enfants de mon âge et je jouais à la maîtresse : ils devaient répéter, dans une langue incompréhensible de personne, des sons et des mots dont moi seule j'avais le secret. Je leur disais que c'était du français. C'est mon premier souvenir en «langue étrange(re) ».

Puis par la force des choses, j'arrive en France en mai 1983, grâce au regroupement familial. Ma mère est arrivée un an avant, avec 3 enfants plus jeunes. J'avais 10 ans et demi et mon analphabétisme était total : je ne savais ni lire ni écrire ni dans ma langue maternelle, ni en arabe ni en français. Trois univers totalement étrangers. Pendant un mois et demi, j'avais enfin rencontré la langue du pays où mon père vivait et travaillait. Mais je n'avais pas compris pourquoi on avait arrêté si vite l'apprentissage du français, mes deux sœurs et moi : pourquoi passer juillet-août à ne « rien faire » ? Je me suis rendu compte fort tard que mon père ainsi que de nombreux papas maghrébins ne maîtrisaient pas du tout le français, c'est-à-dire qu'ils le parlent très mal malgré les nombreuses années passées sur le sol français. Pendant tout le temps passé dans la famille, en France (de 1983 à 2001), nos parents nous obligeaient à parler kabyle. Interdiction de faire rentrer le français à la maison. Encore des « non » à tout ce qui vient de l'extérieur, qui agresse le milieu berbère.

C'est à l'école, lieu de toutes les permissions, que j'ai abandonné la langue de ma mère. Je m'étais interdit de prononcer un seul mot dans cette langue. Et bien entendu, j'évitais de jouer avec mes sœurs de peur que notre langue réapparaisse à l'improviste, comme ça, au détour d'un manque de mots en français, ou lors de rencontres avec des élèves de « même culture ».

J'ai haï cette langue. Même si je la retrouvais tous les soirs à la maison : le berbère c'était, une fois franchi le seuil, changer de vêtements, parler kabyle, revenir au quotidien

³ Université Paris 8 – Vincennes Saint-Denis.

et oublier tout ce que l'école m'avait appris. Le savoir, à la porte. Ce n'était pas la préoccupation de mes parents.

Aujourd'hui, ce qui me reste du berbère, ce sont des bribes de phrases, des mots... mais il m'en manque beaucoup lorsque je discute avec ma mère : je ne suis pas capable d'élaborer une réflexion en kabyle. Notre échange est truffé de mots français, parfois de phrases : comment dire des mots jamais connus auparavant : pharmacie, université, littérature, professeur etc.? Comment dire à ma mère que je prépare une thèse ? Que je passe des heures dans des bibliothèques, à lire des revues ?

Ainsi, l'entrée dans la langue française, à mon arrivée en France, a marqué une rupture définitive avec la langue de mes parents, avec le monde des origines, celui des pauvres, langue du quotidien, de l'ici et maintenant et jamais de projection. Ce n'est pas une langue du futur ni du passé.

Je me rends compte que je relie le berbère à ma mère, comme si mon père en était exclu. Il est vrai aussi que j'ai peu échangé avec lui. Le père maghrébin garde le silence, comme un lourd secret impossible à dire dans sa langue ; le silence est sa langue. Mon père ne parle pas, il s'est emmuré dans le silence, dans la non-langue comme de nombreux pères maghrébins. Ils ne nous envoient rien, ils ne nous renvoient à rien. Nous sous sommes bétonnés dans la langue des silencieux.

Je n'ai pas souvenir d'avoir entendu mon père nous appeler par nos prénoms : c'est toujours à la 3^e personne qu'il nous nomme, mes sœurs et moi. Quant à ma mère, jamais elle non plus n'a été appelée par son prénom. Elle n'a jamais nommé son mari par son prénom non plus. Jamais je n'en ai su la raison. Je sais juste que c'est une forme d'incorporation de la honte.

Voilà pourquoi je n'aime pas cette langue : elle me renvoie à la pauvreté dans laquelle, longtemps, nous avons vécu ; elle n'est pas langue d'amour, de tendresse. Sans doute la pauvreté ronge-t-elle le quotidien du pauvre, jusque dans son langage.

Je n'ai pas l'impression d'avoir appris le français. Tout s'est fait tout seul. Par amour et par haine. Amour de la nouveauté, de la liberté secrètement partagée avec le français, langue de la rupture avec la famille. Haine pour la langue du pauvre. L'autre souvenir marquant remonte à 1985. J'ai 12 ans et je suis en CE2. Je découvre l'existence de la langue arabe : mon père m'a obligée à prendre des cours jusqu'en CM2. Souvenir étrange : on nous retirait de la classe pour aller suivre des cours dans une langue totalement inconnue pour moi : l'arabe littéraire. Je me souviens juste que j'apprenais par cœur des dialogues, des phrases que je ne comprenais pas. Jamais, de retour à la maison, mes parents me demandaient ce que j'apprenais, si j'étais contente. Le français et l'arabe restaient dehors, à la porte, comme deux étrangères impossibles à accueillir. Jamais je n'ai compris pourquoi l'on m'a forcée à apprendre cette langue, l'arabe, qui ne me servait à rien, qu'on n'a jamais parlé à la maison.

Je poursuivais, secrètement, mon apprentissage haletant du français. J'apprenais par cœur le Bescherelle, j'en connaissais tous les verbes, même ceux qui ne se conjuguèrent pas à l'imparfait et au passé simple. J'apprenais beaucoup : le français devenait progressivement une nourriture et un rempart solide pour dissimuler mon origine sociale au monde extérieur et affronter le regard familial sur les études. Pour ma famille, le destin d'une fille est le mariage et une vie de famille (je me souviens qu'on a souvent dit une phrase apparemment existant dans le coran : la femme sort trois fois dans sa vie : du ventre de sa mère, pour aller chez son mari et ensuite la tombe : la mort). J'ai lu avidement pour oublier cette malédiction, j'ai lu éperdument pour échapper à cette trajectoire décidée par autrui, à une vie voulue et désirée par la famille.

Au collège et au lycée, j'avais choisi l'anglais, l'allemand et l'italien. Sans doute dois-je mon amour des langues aux enseignants que j'ai eus. Des professeurs avec qui je discutais, que j'ai revus bien après, avec lesquels j'ai gardé des liens précieux.

Aujourd'hui encore je pense à eux. J'ai arrêté l'allemand après le bac. Je me suis intéressée un temps au portugais. J'ai également laissé un temps l'anglais. J'ai poursuivi l'étude de l'italien. Et à l'université, c'était surtout des traductions et des versions. Donc la découverte d'auteurs, de siècles, d'époques, de mouvements littéraires que je trouvais passionnants. Pour moi, l'apprentissage de l'allemand, de l'italien, du portugais, etc. me renvoyait au vide en moi, à la pauvreté de ma langue qui ne m'a pas nourrie. Apprendre. Encore. Et toujours. Et plus j'apprenais, moins le berbère raisonnait/résonnait en moi.

Je crois que la langue a à voir avec l'individu, l'autre. Ce qui est loin de nous, ce que nous désirons.

J'ai fini par apprendre l'arabe dialectal parce que je fréquentais une famille algérienne que j'aimais et qui m'a aimée. Pour la maman, j'étais une de ses filles (« benti », me disait-elle chaque fois je me rendais chez elle), pour les filles, je faisais partie de la smala. Longtemps, j'ai continué à apprendre l'arabe dialectal, le français, l'anglais, l'allemand, le portugais, l'italien. J'essaie d'apprendre la langue du pays que je visite. Longtemps, les personnes hors de ma famille m'ont considérée comme une personne courageuse, intelligente, travailleuse. Longtemps, ma famille a été sourde à ces éloges. Pour les pauvres, et plus encore les dominés des dominés, l'école ne sert pas à grand-chose. Elle n'apprend pas à devenir femme, bonne ménagère, mère de famille. Oui, jamais l'école ne m'a en effet enseigné un quelconque savoir à ce propos... l'école m'a dit qu'il existe une autre vie, celle qu'on se choisit, d'autres gens, ceux que l'on aime, qui nous accompagne pendant un long moment, d'autres lieux à découvrir, à vivre. L'école fortifie. Le savoir bétonne. L'école et le savoir m'ont permis de m'échapper aux enfermements, à la certitude, aux dogmes des communautés. A devenir.

Les langues me passionnent : elles représentent pour moi l'élargissement, les rencontres, l'infini. Pour moi, l'apprentissage d'une langue est un lien, une forme d'amour, de liance, de reliance. La langue, c'est l'Autre.

4. Al di Karima Ikeme⁴

Le français, une langue sacrée et malmenée

Mon rapport à la langue est paradoxal, il est à la croisée des langues comme à la croisée des chemins. Mon rapport au terrain ainsi que mon rapport aux territoires m'invitent aussi à sonder l'influence qu'exerce la langue française dans mes interactions sociales. Et après réflexion, je commence à peine à percevoir les liens intrinsèques qui unissent ma biographie langagière, mon histoire scolaire, mon parcours professionnel à mon histoire familiale. La seule langue que je parle vraiment c'est le français, les autres je les baragouine⁵. Jacques Derrida se déclare monolingue lorsqu'il dit : « Je suis monolingue. Mon monolinguisme demeure et je l'appelle ma demeure, et je le ressens comme tel, j'y reste et je l'habite. Il m'habite »⁶. Je me retrouve totalement dans cette

⁴ Professeure de Lettres-Histoire, Lycée Suger, Saint-Denis.

⁵ J'aime ce mot « baragouiner » et son histoire. On attribue cette expression aux soldats bretons durant la guerre de 1870. Les différents idiomes se rencontraient sous l'autorité de l'armée française. Les bretons disaient « bara » pour désigner le pain et « guine » pour parler du vin. En réalité son origine remonte bien plus loin (1391 chez Ducange). Ce qui m'intéresse ici c'est la symbolique de ce mot et tout ce à quoi il renvoie dans les rapports de dominations par les langues.

⁶ Jacques Derrida (1996), *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, édition Galilée, Paris.

réflexion. Mais comme je l'ai énoncé, mon rapport à la langue est paradoxal et comme Jacques Derrida j'aimerais dire « oui je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne »⁷.

Cette analyse m'a permis aussi de mieux comprendre ces habitus linguistiques qui marquent d'une forte empreinte mon rapport à la langue française. « On doit se garder d'oublier que les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symbolique »⁸. Cette remarque de Pierre Bourdieu apparaît comme une illustration du récit que je vais délivrer. Il se présente aussi comme un premier éclairage sur les différents conflits qui animent mon rapport à la langue française mais aussi mon rapport à l'école, un vecteur de la langue institutionnelle.

Présenter cette autobiographie langagière a été une démarche très pénible car elle m'a forcée à me confronter à des questions que je fuyais. Elle m'a exhortée à voir de l'autre côté du miroir. Cet autre côté qui effraie. C'est alors que j'ai réalisé à quel point je me sens coupable et aliénée. Pour tout dire, je ne sais toujours pas quelles sont les raisons ni la nature de cette culpabilité qui me situe nulle part et qui me rend étrangère.

Si vous m'entendiez m'adresser aux automobilistes quand je prends le volant vous seriez stupéfaits des dissonances et discordances entre mon apparence et mon langage. Je passe mon temps à baragouiner. Je parle comme un mec de cité. En tout cas tels qu'ils sont mis en scène dans les textes de Rap. Observez l'expression. Je dis que mon langage est marqué par le genre, qu'il est ancré socialement et territorialement. Il renvoie au mieux à une représentation, au pire à un cliché pour ne pas dire une caricature, celui de la cité dangereuse. C'est un langage qui alimente les stéréotypes car tous les habitants des banlieues ne s'expriment pas comme les interprètes de Rap.

Le langage de cité est un langage viriliste et phallocrate, comme pour une grande partie des textes de Rap. Aussi, lorsque l'on fait partie du « deuxième sexe » et qu'on use de cette forme de communication, qu'on la maîtrise, qu'on prenne possession de ses codes qu'on utilise, c'est aussi une façon de refuser ce statut de « jeune fille rangée ».

Le langage de cité, c'est un langage bien réel, c'est un langage vivant et hurlant. C'est le langage de la « Zone » celui des bas-fonds, celui qui se situe de l'autre côté du périphérique. C'est une langue totalement périphérique, qu'Apollinaire aurait aimée.

Ce langage, je le comprends, je l'aime, je joue avec et je peux dire aussi qu'il me protège. Car les mots de la rue, ces mots si mal vus sont un peu comme les pics d'un hérisson, comme des couteaux prêts à suriner. C'est un langage du présent, un langage de l'instant, un langage imagé, drôle et rythmé. C'est, en outre, un outil extraordinaire pour remporter des joutes verbales. Il est à la fois spectaculaire et théâtral. Mais c'est aussi un langage violent et virulent, dissident et subversif qui ne respecte aucune règle, aucune loi aucune morale, un langage hybride, une langue triviale. C'est une langue « racaille », une langue illégale, une langue frénétique, éparpillée, interculturelle et multiculturelle, mais c'est aussi une langue tellement inspirée ! C'est une langue enflammée. C'est celle des damnés de la terre. C'est celle de la cité !

User d'un langage de cité peut s'avérer à la fois une force et une faiblesse. C'est comme jouer avec le feu car on peut y perdre son latin, ses repères et saccager le travail des instituteurs et des professeurs de français. On risque de se brûler la langue autant qu'on risque de se brûler les ailes.

Cette langue des cités est une langue étrange qui dérange. Elle est bruyante, elle se fait toujours remarquer. Incontrôlée et parfois incontrôlable, elle m'échappe quand je m'emporte, quand l'émotion est trop forte, quand les émotions prennent le dessus sur la raison, c'est un langage irrationnel, j'aime parfois penser que Lautréamont aurait aimé le

⁷ *Ibidem*.

⁸ Pierre Bourdieu (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, éditions du Seuil, Paris, p. 59.

Rap...cet art dissident, indécent, décadent et insoumis...qui donne à cette langue l'opportunité d'exister socialement. C'est une langue qui crache sur les pédants, et qui s'offre aussi facilement aux ignorants qu'aux savants. Or, notre société très respectueuse des règles académiques construit une hiérarchie entre les individus à partir du langage et cela est d'autant plus visible dans le milieu professionnel. Cependant, n'utiliser que ce seul langage peut être socialement dangereux car c'est d'une certaine façon renvoyer à une image de pauvreté financière, intellectuelle, sociale et culturelle. Il s'agit d'une forme d'expression méprisée et marginalisée. Elle est en marge tout comme les territoires qu'elle incarne. C'est une langue souterraine, une langue mineure, digne héritière de celle des mineurs. Cette langue marginale, on aurait pu l'entendre dans *Germinal*. C'est une langue qui gueule, celle des nouvelles gueules noires, celles des *Roses noires*⁹ qui jamais ne dégueulent, et qui éclaire dans le noir.

Lorsque l'on maîtrise ce langage et qu'on joue avec sans jamais s'en jouer, c'est peut-être une façon inconsciente de dénoncer une situation injuste, celle des inégalités sociales.

Car le pauvre qui ne parle rien d'autre que le langage du pauvre sera toujours considéré avec mépris par le puissant. C'est un créole de métropole. Le langage de cité c'est aussi celui de l'opprimé. Quelle est sa place dans la société ? Quelle est la place à l'école ? Quelle considération ? Quelle égalité ?

C'est aussi un moyen d'expression très souvent, trop souvent caricaturé. Le mépris, le non-dit, l'exclusion correspondent à des formes de communication plus violentes que le cri ou l'insulte.

Le mépris et l'exclusion se manifestent de façon rationnelle et pas toujours identifiable, c'est dur et c'est froid. Le cri et l'insulte sont plus visibles et moins rationnels, ils sont brûlants et déstabilisants. Mais nous le savons, celui qui devra répondre de ses actes verbaux ne sera pas celui qui use du langage du procureur. La langue de cité c'est une langue de forte tête, c'est une langue franche même si elle peut être parfois ou souvent un peu bête, un peu bestiale, un peu triviale. C'est ainsi que nous pouvons établir le rapport de force entre la langue des dominants et celle des dominés.

On caricature le langage de cité avec le fameux « ziva ouech ! », on accentue l'accent on singe le geste ; on ne caricature jamais l'expression « c'est trop la *loose* quoi ! » ou encore l'expression « au final » qui n'est pas plus grammaticalement correcte sans énumérer toutes les autres formes de tautologie que l'on peut entendre dans certains quartiers à la mode de Paris. Pourquoi ? Qui oppose-t-on ? Certains médias nous inondent parfois d'erreurs de syntaxe, d'aberrations grammaticales, sans jamais subir le moindre rappel à l'ordre.

Je suppose que le riche peut se permettre tout écart de langage sans prendre le risque d'être renvoyé à une condition sociale dévaluée. De la même manière que l'accent africain sera toujours plus lourd à porter que l'accent américain. Le langage c'est social.

En réalité, parler la cité en toute liberté, c'est un luxe. Pour se permettre de l'utiliser sans souffrir de la stigmatisation, sans être victime de ses aspects réducteurs, il faut pouvoir maîtriser la langue institutionnelle et académique mais aussi être nourrie de culture classique. Cela signifie qu'il faut avant tout maîtriser la langue du pouvoir, la langue du savoir. Dans le cas contraire, on est emprisonné dans la condition qui est celle de l'opprimé. En écrivant cela je repense à ce sentiment de culpabilité qui me tiraille. La langue de cité est pour moi une langue naturelle. Pour moi, elle n'est pas laide, elle n'est pas sale, elle est juste interdite.

⁹ Documentaire réalisé par Hélène Milano, qui présente une enquête auprès d'adolescentes âgées de 13 à 18 ans dans les quartiers nord de Marseille et en banlieue parisienne. Elles dévoilent leur rapport à leur langue maternelle, au langage des cités, et au langage normé de l'école.

Selon mes interlocuteurs, je n'utilise pas le même langage ni le même registre de langue ni le même vocabulaire. Lorsque que je suis avec d'anciens camarades de classe je parle comme les actrices des *Roses noires*. Nous utilisons ce langage car il permet de faire renaître une atmosphère familière qui rappelle nos années d'adolescents insouciantes bravant les interdits et défiant l'autorité. C'est un langage confortable, c'est comme porter des charentaises. En revanche, cela n'a jamais été le cas dans mes échanges avec les professeurs d'université, mes formulations et mes mots ressemblaient plus à ceux que j'utilisais lors de mon oral pour le concours de professeur de français avec des mots pesés. Je n'utilisais pas ce langage pour m'élever socialement ou intellectuellement. Je le faisais juste car, dans la communication, il existe des codes de bienséance et le langage de cité implique une certaine familiarité et une absolue liberté. Il apparaît aussi que le langage était plus professionnel et donc adapté aux thématiques de conversations.

Tout compte fait, en y réfléchissant bien, je m'aperçois que je n'utilise pas le langage des rappeurs lorsque je m'adresse à mes parents et je le fais encore moins avec des enfants. J'ai même plutôt tendance à leur interdire ce langage. User du langage de cité, c'est comme skier en hors-piste, il faut être un bon skieur pour éviter le danger. Comme le rappelle Frantz Fanon, chaque langage s'inscrit dans un univers social : « Un homme qui possède le langage possède par contrecoup le monde exprimé et impliqué par ce langage »¹⁰. Il dit aussi « Parler une langue c'est assumer un monde, une culture »¹¹. Je m'aperçois dès lors que j'appartiens à plusieurs mondes et plusieurs cultures qui semblent parfois antagonistes.

Adapter mon langage est pour moi une façon d'effacer toute forme d'altérité. Je ne veux pas être embourgeoisée par la langue, je ne veux pas que mon interlocuteur se sente pris de haut car il serait heurté par des mots qui lui rappelleraient ses professeurs. J'ai horreur de cette posture du professeur donneur de leçon rappelant son ascendant sur les autres par la maîtrise du lexique.

Mais je ne souhaite pas non plus être traitée avec mépris par des interlocuteurs qui sont étrangers à ce langage et m'interdire l'accès à des échanges particulièrement enrichissants. Ce n'est pas une question d'*ego* ou de recherche de reconnaissance, c'est juste que je ne pourrai pas être comprise ni être entendue aussi bien d'un côté que de l'autre.

Je crois aussi que l'ouverture d'esprit, la bienveillance et le bon sens nécessitent d'avoir conscience que la langue des cités n'est pas universelle.

En outre, aborder des questions d'ordre intellectuel en usant d'un langage trivial pourrait paraître plutôt burlesque. Il faut savoir aussi parler avec justesse et neutralité. Je parle ces deux langues naturellement. Elles font toutes deux parties de moi. La langue française est pleine de subtilités. C'est aussi une langue métissée.

C'est ce que je tente de transmettre à mes élèves. Je me souviens d'une élève que je préparais pour un oral et qui m'a répondu : « mais madame je ne peux pas dire ça comme ça c'est trop du français pour moi » Je précise qu'il s'agit d'une élève née en France dont les parents sont aussi nés en France et qui ont été scolarisés par notre sacro-sainte école républicaine.

Cette élève s'appelle Malek, croyant porter un nom masculin sans savoir sa signification en arabe : Ange. J'ai répondu à Malek qu'aucun mot ni aucune phrase de la langue française n'est « trop pour toi ». Elle s'était interdit un accès aux mots. Est-ce qu'elle ne s'interdisait pas aussi un itinéraire scolaire ? Un itinéraire social ? Et pourquoi une telle interdiction ? Quel en pouvait-être les racines ?

¹⁰ Frantz Fanon (1952), *Peau noire masques blancs*, édition du Seuil, Paris.

¹¹ *Ibid.*

Dans *Peau noire, masques blancs* le psychiatre Frantz Fanon, évoque l'expression « petit nègre » pour définir une langue à la croisée du créole et du français. Il fait apparaître à travers les tensions qui s'opposent entre les différents usages du créole et du français une société hiérarchisée et ségréguée. Il revient sur plusieurs anecdotes : dans la première il raconte que « Certaines familles interdisent l'usage du créole et certaines mamans traitent leurs enfants de « tibandes » Il dit aussi : « A l'école le jeune Martiniquais apprend à mépriser la patois »¹².

« En France on dit parler comme un livre, en Martinique on dit parler comme un blanc »¹³. Ce passage de *Peau noire, masques blancs* m'a fait penser à Malek qui ne voulait peut-être pas parler comme un livre.

Ces anecdotes rapportées par Frantz Fanon m'ont fait penser à Malek qui peut-être se refusait d'utiliser un français plus universel car elle refusait de parler comme dans un livre ou comme à l'école et qu'elle considérait qu'il ne faisait pas partie de sa réalité. Mais face à ces deux représentations du rapport à la langue, Frantz Fanon tranche en expliquant que l'usage du français ne doit pas appartenir aux seuls blancs ou aux seuls bourgeois. S'interdire l'usage du français institutionnel serait, d'une certaine façon, d'accepter cette hiérarchie sociale. Je le répète, faire cette autobiographie langagière est pour moi quelque chose de difficile et douloureux, c'est aussi une entreprise effrayante. Mon langage est tributaire « d'habitus linguistique » pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu. C'est compliqué pour moi qui éprouve des difficultés à l'écrit de mettre sur papier mon rapport aux langues et à l'écriture. Je dois me livrer, sortir les cadavres du placard... ceux que j'ai toujours refusé de voir et que je n'ai jamais pu comprendre ni identifier. Ma langue de cité comme mes difficultés à l'écrit sont un peu comme l'expression d'une révolte un peu irrationnelle que je ne maîtrise pas toujours, mais aussi un attachement à un territoire et une culture en particulier. Il faut l'admettre, elle renvoie aussi à une catégorie sociale sur laquelle s'exerce une domination symbolique. Pierre Bourdieu apporte un élément de réponse à ce conflit interne lorsqu'il évoque « les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoirs symboliques. » Il explique aussi que le langage peut-être dans certains cas objet « d'intellection » et d'en d'autres objet « d'action et de pouvoir »¹⁴.

Aujourd'hui, j'ai bien conscience que jouer avec la langue c'est un métier d'équilibriste et lorsque j'utilise le langage institutionnel, je le fais avec beaucoup d'humilité. On a besoin d'un langage qui nous ressemble et qui nous rassemble. D'un langage qui tolère l'altérité sans la stigmatiser.

Je comprends mieux quand Frantz Fanon dit que : « Parler une langue c'est assumer un monde, une culture »¹⁵.

En bonne dionysienne, j'écoute NTM¹⁶, ce qui ne m'empêche pas d'écouter Verdi, d'être admirative de Mahler, d'être saisie par l'écriture de Marguerite Duras, d'apprécier le marquis de Sade et de partager les idées de Guy Debord. J'accueille tous ces héritages culturels.

Pour Frantz Fanon parler c'est : « être à même d'employer une certaine syntaxe, posséder la morphologie de telle ou telle langue, mais surtout assumer une culture, supporter le poids d'une civilisation »¹⁷. Chez moi la langue et l'identité sont liées de façon viscérale. Je peux croire parfois que mon langage me définit mais comme mon langage je ne suis jamais la même et je n'ai pas fini de devenir. La peur c'est aussi celle

¹² Frantz Fanon, *Op. cit.*

¹³ *Ibidem.*

¹⁴ Pierre Bourdieu (2001), *Langage et pouvoir symbolique* édition du Seuil, Paris, p. 59.

¹⁵ Frantz Fanon, *Op. cit.*

¹⁶ NTM est un groupe de rap originaire de la ville de Saint-Denis.

¹⁷ Frantz Fanon, *Op. cit.*

de paraître narcissique. En quoi mon histoire peut-elle être intéressante ? En quoi peut-elle faire avancer la recherche ? En quoi échappe-t-elle à l'idée de contingence que décrit Jean Paul Sartre dans *la Nausée* ?

Peut-être qu'écrire sur soi, c'est aussi une manière cathartique de s'ouvrir à soi-même et d'accepter ou d'identifier le narcissisme qui réside en chacun d'entre nous c'est un passage qui permet d'assumer une étrange culture. Il y a aussi dans cette démarche quelque chose qui nous conduit vers une forme d'expiation. C'est une façon de nous confronter à notre subjectivité, de l'identifier et d'en prendre conscience pour en avoir la maîtrise.

En d'autres termes pour pouvoir être honnête avec les autres il faut commencer par être honnête avec soi-même. C'est un mal nécessaire par lequel doit passer le chercheur. Tout en acceptant sa marge d'erreur et la possible remise en question de son travail.

Je vais donc poursuivre cette autobiographie langagière, par l'évocation d'un souvenir d'enfance.

Mes autres langues : de l'arabe au « Franbyle»¹⁸, langues et identités, les racines, la cité et l'avenir

J'ai 6 ans, je suis au CP et je suis scolarisée à l'école René Descartes dans la cité du Franc-Moisin à St-Denis. Il paraît que pour que l'on ne perde pas nos racines, l'institution scolaire a permis aux enfants d'immigrés de bénéficier de cours d'arabe. Donc, le soir après 16 heures quand ma copine Daisy assistait à l'étude pour faire ses devoirs de mathématiques, moi, Karima je me rendais au cours d'arabe. Je me souviens que la maîtresse parlait en arabe littéraire et qu'elle nous faisait réciter des mots au tableau qu'elle associait à des images. C'est ainsi que j'ai appris à dire le mot « école », le mot « drapeau », ou encore le mot « président », des noms qui peuvent paraître communs. Le sont-ils vraiment ? J'y ai appris à écrire mon nom et mon prénom en arabe, à identifier les lettres de l'alphabet arabe et à les situer à l'intérieur des mots. (En arabe, les lettres changent de forme selon leur position à l'intérieur du mot).

A ce moment, on m'avait toujours dit que j'étais algérienne, ce qui n'est pas faux car j'ai la double nationalité. Et je me souviens encore des interminables files d'attente du consulat d'Algérie. Tout ça pour dire que je ne faisais aucune distinction entre la langue arabe et la langue que j'entendais à la maison, c'est-à-dire le kabyle. Pour moi c'était la même chose car je ne comprenais pas bien. Ma langue maternelle, le kabyle et ses proximités avec l'arabe peuvent être comparées à celles qui existent entre le portugais et l'espagnol. Aujourd'hui encore, lorsque je m'exprime en langue kabyle mes interlocuteurs se mettent à rire ou grimacent.

Un jour, alors que nous étions en cours d'arabe, la maîtresse d'école nous présente une série de dessins et nous interroge en nous demandant de donner le nom du dessin en arabe. Elle nous montre un chat : je lève le doigt je lui réponds «*hamchiche*»¹⁹. Elle me dit « la » cela signifie non en arabe. Je ne comprends pas, le chat c'est *hamchiche* ! Son visage prend un air sévère, son regard s'assombrit, il se durcit. Je reste étonnée mais c'est elle la maîtresse, donc elle a raison. La bonne réponse c'était « *el kelti* ». Je n'avais jamais entendu ce mot de ma vie. Mais c'était la maîtresse et je n'avais pas le droit de contester.

Puis, elle nous montre l'image d'un chien, je lève le doigt, elle m'interroge et je réponds : « *arkjone* » Elle me répond «*LA* ! ». Je vois à son visage que ma réponse l'a contrariée et je n'y comprends rien. La bonne réponse c'était « *kelb* » ; je n'y comprends plus rien. Est-ce que je ne savais plus parler ma langue ?

¹⁸ Franbyle : néologisme né d'une contraction des mots « français » et « kabyle ».

¹⁹ Le mot *hamchiche* signifie 'chat' en Kabyle.

L'exercice se poursuit. Elle nous montre le dessin d'une tomate. Je lève le doigt, fièrement, avec vivacité, je suis totalement absolument certaine de ma réponse. Face à cet enthousiasme et portée par une lueur d'espoir, la maîtresse m'interroge et là je lui réponds : « *tomatich* ». Je ne sais pas si c'était de la colère ou du désespoir que je lisais sur son visage, mais je me souviens bien de sa réponse vive « *LAAAAA, Karima eskoute* », Traduction « *Nooon, Karima tais-toi* ». Les autres élèves me regardent et se mettent à rire. Vexée, je rougis.

J'étais sidérée, on a toujours dit « *tomatish* » à la maison. Je n'étais pas d'accord avec elle. Ce fut ma « journée des tomates ». Après cet épisode, j'étais toujours la dernière personne qu'on interrogeait et je me souviens des douleurs musculaires que je ressentais à lever le doigt en vain. Je me sentais ignorée, oubliée et je perdais au fur et à mesure le fil du cours.

Sachant que je n'allais pas être interrogée, je prenais la parole de façon cavalière. Je n'avais pas respecté la règle. Ainsi, mes réponses n'avaient-elles plus aucune valeur. Quand je voulais donner une réponse, on me répondait « *Karima eskoute* ». J'étais censurée. J'étais effacée. Ma voix était prohibée. Ce que j'ai retenu du cours d'arabe de l'école primaire, c'est l'adverbe « non » et l'injonction « Tais-toi ». J'étais devenue après cela une élève insupportable et dissipée. Je n'en veux pas à cette institutrice, c'était de bonne guerre.

J'ai pleuré pour qu'on m'autorise à abandonner les cours d'arabe et cela a fonctionné. Plus tard, peut-être dix ans plus tard, j'ai appris que la maîtresse avait raison et que *tomatich* ce n'était pas de l'arabe, et encore moins de l'arabe académique mais du *franbyle*. Le *franbyle* c'est une « *kabylisation* » de la langue française pratiquée dans les foyers berbères. Je ne sais toujours pas dire tomate en arabe. Quand j'étais enfant je ne différenciais pas l'arabe du kabyle, pas plus que l'italien du français. Pour moi le fait que les prénoms étaient les mêmes, que les mots se ressemblaient, la distinction n'allait pas de soi.

C'est à l'école que j'ai appris toutes ces différences, qu'il y avait des Arabes, des Kabyles, des Italiens, des Espagnols, des Portugais. C'est en cours de géographie. C'est l'école qui m'a appris que le monde était fait de frontières.

L'arabe, on me l'a imposé à l'école car j'étais « une arabe ». Je n'ai jamais rejeté cette langue et pourtant j'ai toujours eu des problèmes pour l'apprendre. C'est une langue qu'on a voulu que je sacralise, qu'on a voulu que je connaisse et que je maîtrise. Je ne parle pas de ma famille mais des voisines qui me parlaient en arabe et qui me répondaient que le kabyle n'était qu'un dialecte, que ce n'était pas une vraie langue. Mais mon problème avec l'arabe, c'est qu'en dépit des quelques connaissances que j'avais pu capitaliser à l'école, je ne parvenais à me faire comprendre, ça ne fonctionnait pas. Ne pas maîtriser l'arabe faisait de moi une personne inculte ou en rupture avec la seule culture légitime. L'arabe de l'école, à savoir l'arabe littéraire n'était pas le même que l'arabe que l'on utilisait pour communiquer au quotidien. J'avais souvent des problèmes avec les terminaisons et lorsque que je prononçais quelques mots en arabe, on me regardait souvent avec une expression étrange. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais censée connaître cette langue.

L'arabe me renvoie aussi à mes vacances en Algérie, à ma famille algéroise qui ne communiquait en arabe qu'à l'extérieur et en kabyle à la maison. Nous faisons la même chose en France : le kabyle, c'est la langue de la famille, c'est la langue de la maison. Je n'ai pas aimé apprendre l'arabe à l'école primaire car on me l'avait imposé, et je devais l'aimer. J'ai détesté cette période.

En revanche, j'ai aimé l'arabe au collège. J'étais la seule élève qui a eu le droit d'étudier une troisième langue vivante. Mes deux langues principales étaient l'anglais et l'espagnol. Je participais aussi au cours de latin. J'étais au cours d'arabe comme un

passager clandestin, Mr Hivernel m'avait ouvert les portes de son cours de façon officieuse. Mr Jacques Henri Maurice Hivernel était d'une bienveillance et d'une patience à toute épreuve. Avec lui, l'arabe ne semblait pas inaccessible, et vingt-trois ans plus tard j'ai encore en mémoire des dialogues qu'il nous faisait étudier, on les apprenait comme des poèmes, on les répétait comme au théâtre. La conjugaison paraissait logique, car on la comprenait au fil des histoires. Ces cours étaient comme des voyages dans des pays sans nom où l'on découvrait des histoires qui nous ouvraient les portes de mondes oniriques.

J'ai voulu lire la poésie en arabe, les contes en arabe et plus tard la presse en arabe. Mais cette expérience n'a duré qu'un an, j'ai dû me contenter des traductions en français. L'arabe, c'est à la fois une langue du savoir et une langue du pouvoir, elle est celle qui sert à écrire l'histoire quand le kabyle résiste et existe par la voix et la mémoire.

En Algérie, un Kabyle doit connaître l'arabe car c'est la langue de tous les pouvoirs, c'est celle des intellectuels, celle du droit, celle de l'administration, du pouvoir politique comme celle du pouvoir religieux. Elle en est même une incarnation. Elle intimide un peu comme le latin ou le dialecte des avocats.

L'arabe, c'est aussi la langue de l'amour et de la liberté, c'est la langue du raï, celle de Cheb Hasni²⁰ mais aussi celle de Majda El Roumi. C'est celle du rap algérien celle de la génération couvre-feu²¹, celle du « micro qui brise le silence »²².

Aujourd'hui je mesure l'importance de la langue arabe, comme vectrice de richesse intellectuelle, qui donne accès aux œuvres d'Ibn Khaldun, d'Ibn Battuta et bien d'autres encore. Langue des *Milles et une nuit* elle m'attire quand elle me conduit vers les chemins de la connaissance, et m'enrichit artistiquement et culturellement. Je l'entends dès lors, comme une langue fluide et douce. Mais je la rejette quand elle m'opprime, quand elle se fait autoritaire, quand on me reproche de ne pas avoir en la maîtrise, car je porte un prénom arabe. Je me sens agressée quand on me regarde étrangement en me faisant comprendre que ça n'est pas normal d'ignorer cette langue comme si elle était ma langue maternelle. Je la rejette quand elle devient un instrument d'oppression et de domination.

Aujourd'hui, je réalise que j'ai grandi entourée de frontières et de barrières visibles et invisibles, matérielles et immatérielles. C'est à l'école que j'ai découvert l'altérité. Mais j'ai aussi appris une chose en cours de géographie, c'est que si les frontières sont considérées comme des points de fermetures, elles sont aussi, je crois, avec tout autant de force, des points d'ouvertures en tant que lieux de passages. Les frontières sont faites pour être franchies. Elles représentent des interfaces, des lieux d'échanges, des points de rencontre dans lesquelles se produisent des interactions. Comme je vous l'ai dit, j'ai grandi entourée de barrières. Ces barrières sont un lieu confiné. Un lieu dans lequel se forme un microcosme multiculturel et plurilingue.

La cité des Franc-Moisin se situe en périphérie de la ville de St-Denis aux limites des villes d'Aubervilliers et de la Courneuve. D'ailleurs, je suis née à Aubervilliers et j'ai ouvert mon premier compte bancaire à la Courneuve. Pour un habitant des Franc-Moisin c'est plus rapide d'aller à la mairie d'Aubervilliers qu'à la mairie de St-Denis.

C'est aussi plus simple que de se rendre à l'hôpital de la Roseaie à Aubervilliers quand on n'est pas véhiculé car le bus 170 n'est qu'à quelques stations de ce centre hospitalier. Cette cité est entourée par le canal de Saint-Denis, le pont de l'autoroute A1, une zone industrielle, le pont de l'autoroute A86. Géographiquement elle constitue une

²⁰ Chanteur de Raï assassiné par le GIA dans son quartier le 29 septembre 1994 à l'âge de 26 ans.

²¹ La génération « couvre-feu » correspond aux jeunes Algériens qui avaient 20 ans lors de la décennie noire, de 1990 à 2000.

²² MBS : nom que porte un groupe de Rap algérien ciblé par les fondamentalistes durant les années 1990.

enclave urbaine. En même temps cela n'a rien d'étonnant car elle a été bâtie sur un bidonville.

Or, dans toutes les villes du monde, les bidonvilles sont des lieux que l'on veut cacher, les espaces des laissés pour compte. Les périphéries. C'est là qu'on installe les gens qu'on ne veut pas voir et qui ne doivent pas être vus.

Vivre dans cette zone périphérique, c'est vivre dans un microcosme. Quand on est à l'intérieur, on ne ressent ni l'oppression ni la stigmatisation. Et puis, en réalité, c'est plus compliqué que cela. Les premiers temps des cités ne correspondent pas à la réalité actuelle. Je me souviens de mes voisins, nous avions un avocat, une journaliste, un ancien militaire corse qui s'occupait de garde rapprochée de personnalité politique, une famille de réfugiés chiliens, un magistrat zaïrois qui avait fui la dictature de Mobutu et qui était marié à une russe. Il y avait du vivre ensemble, pas de racisme ni de communautarisme comme on dit... Le racisme, on l'entendait à la télévision. Mais peut-être qu'à l'époque j'étais trop jeune pour voir ou pour comprendre.

Quand on est dans ce microcosme, on ne pense pas l'altérité, on la vit naturellement, elle fait partie de nous-mêmes, on l'a incorporée. Lorsque je devais communiquer avec la grand-mère de mon amie Isabella je lui disais « *ciao nonna* ». Je ne sentais pas vraiment la différence entre l'italien et le français sauf quand ça devenait une conversation. Et c'était pareil avec mes grands-mères kabyles. En plus, on m'avait appris à dire « *o no capito o bisoniau chi a me parle francese* ». Traduction : « je ne comprends pas j'ai besoin qu'on me parle français ».

Une fois, j'ai été étonnée de voir parler mon père avec un voisin sénégalais car je croyais que mon père parlait sa langue. En réalité c'était le voisin qui parlait en arabe, il avait juste un accent soninké. Ne comprenant pas le moindre mot de leur conversation, je faisais l'amalgame entre l'arabe et le soninké. L'arabe c'était parfois l'anglais de la cité pour les parents²³.

Pour nous les enfants, c'était le verlan. C'est-à-dire le français pris à l'envers. Cette langue que nos parents allophones ne pouvaient saisir et qui nous permettait de communiquer entre nous sans être compris par nos parents et nos enseignants. Le verlan nous permettait d'une certaine façon de nous émanciper et d'échapper aux différentes formes d'autorité. Je le répète, c'est une langue subversive et même libertaire. C'est aussi pour moi la définition de la racaille.

La langue de la caillera ! C'est la langue du Rap, une langue comme un genre que l'on vilipende, que l'on fustige et que l'on méprise dès que l'occasion s'en présente.

J'aime tous les aspects de la langue française, je l'aime dans ce qu'elle a de plus sacré et de plus trivial. Lorsqu'elle est langue de riche comme quand elle est langue de pauvre, elle reste subtile, imagée et référencée. Le pouvoir évocateur des mots qui nous charment et nous transportent dans des mondes inénarrables, le français langue des poètes maudits, langue des poètes voyants, langue de Baudelaire, de Lautréamont, de Hugo, ou de Nerval...

C'est une langue pleine de magie qui émerveille et qui élève...Elle nous permet de voir l'invisible et d'exprimer l'indicible. Avec elle l'obscurité devient clarté.

C'est une langue pleine de paradoxes. C'est une langue qui interdit et qui ne s'interdit rien. C'est une langue qui soumet et qui se révèle insoumise.

C'est aussi une langue dure, une langue d'autorité, une langue de pouvoir. Une langue colonisatrice, une langue humiliante et violente, une langue interdite, un plafond de

²³ Je dis cela car l'arabe n'est pas ma langue maternelle. La scène décrite est celle d'un Kabyle et d'un Soninké parlant l'arabe. De la même façon que dans le bidonville qui était à l'emplacement du quartier des Franc-Moisin, on parlait le portugais et les ouvriers qui venaient d'arriver d'Algérie parlaient le français et le portugais.

verre pour une génération d'ouvriers, de prolo ou autres damnés de la terre... Mais c'est aussi une langue que l'on doit maîtriser pour pouvoir s'émanciper. Et je me revois au temps où j'étais déléguée de classe, ce temps où face à mes professeurs, je devais défendre des copains indéfendables. Je comprenais qu'il fallait user des bons codes et naïvement, je préparais mes plaidoiries, je m'inspirais des mots forts de Gisèle Halimi qui défendait Djamilia Boupacha, j'entendais Aimé Césaire et je tentais son vocabulaire. Je savais que j'allais être évaluée et je me devais être crédible face à cette assemblée d'adultes intellectuels en colère prêts à régler les comptes du trimestre avec toute cette cohorte d'adolescents agités et a-scolaires de ZEP. Mon lexique et ma syntaxe se devaient d'être irréprochables. Mon raisonnement devait être juste et cohérent. Ma parole se devait d'être éloquente... Mais les faits restent les faits et je n'ai pas pu sauver tout le monde. Avec le recul, je pense que j'étais face à des adultes bienveillants qui ne m'ont pas censurée. J'en ai agacé certains et amusé d'autres. Vingt ans après je produis toujours cet effet.

J'aime ce français qui raisonne et résonne, ces mots qui nous permettent de voir l'invisible et parfois au-delà du raisonnable et de l'entendement. Ce goût pour l'art oratoire m'a été transmis dès mon enfance par « l'homme qui nous racontait des histoires ». C'est le nom que nous, les enfants des Franc-Moisin, nous lui avons attribué. Ce conteur circulait librement dans tous les quartiers de Saint-Denis, il s'asseyait simplement sur un banc et les enfants venaient à sa rencontre pour s'abreuver de ses histoires.



« L'homme qui racontait des histoires »

Cette photographie a été prise par Robert Doisneau²⁴, à ce moment-là, je n'ai que cinq ans. C'était au temps du bâtiment trois. Je n'apparais pas sur cette photographie mais elle a autant de valeur à mes yeux qu'une photo de famille. Elle a été prise sur la

²⁴ Doisneau Robert (1991), *Portrait de Saint-Denis*, Calmann-Lévy, Paris.

place rouge lors d'une fête de quartier aux Franc-Moisin mais je reconnais ici quelques amis d'enfance, des voisins et des camarades de classe.

C'est une photo très familière, elle-même personnelle. Je me souviens des différents stands et celui qu'on aperçoit en arrière-plan était celui du barbecue. Le regard de Sonia est captivé par la voix envoûtante du « Mr qui nous racontait des histoires ». Nous l'avons toujours nommé ainsi. C'était le nom que tout le quartier lui avait attribué. Il était comme un personnage de ses contes, il recréait un monde, plein d'images et de musiques. On le voyait comme un magicien qui détenait les clés d'un univers onirique. Il nous permettait aussi d'accéder à un lexique poétique, il ouvrait notre esprit critique avec les morales des contes. La métaphore, la comparaison, l'assonance et l'allitération étaient naturellement accueillies par l'oreille de ces enfants. Au premier plan, David et Amadou, deux copains inséparables face à face, étaient comme deux frères siamois. Et Saïd qui regarde ailleurs.

Le conteur d'histoires n'habitait pas la cité mais il faisait partie du quartier. Il était vu comme un gentil sorcier. Son identité devait rester un mystère. Il s'asseyait et commençait à conter. On voit aussi les enfants en mouvement se dirigeant vers « l'homme qui racontait des histoires ». Comme Robert Doisneau, il arpentait les quartiers de Saint-Denis et partageait sa culture. C'est peut-être lors d'un de ces instants immortalisés ici par Doisneau qu'est né mon goût pour la littérature et ma fascination pour la magie des mots. Il avait ce don de mettre de la musique dans nos oreilles et des images dans nos têtes. Cette photo symbolise cette éducation libre dans un espace multiculturel.



Des enfants jouant au Bâtiment 4. Au cœur de la cité des Francs-Moisin in *Portrait de Saint-Denis*.

5. Al di Mara Aschei²⁵

Il nome segna le vicissitudini. Per qualche incomprensibile alchimia siderale. O ormonale.

Mia madre aveva in mente di chiamarmi Marta, o Lucia. Nomi biblici – diceva lei. E nomi brevi, poco storpiabili: sua mamma si chiamava Guglielmina ed era stata ridotta a Mina; lei stessa da Maria Grazia era diventata Lella per una complessa evoluzione – Maria Grazia, Graziella, Lella.

Mio papà non era del parere. Marta – diceva – era già sua madre e per giunta per tutti era Martrin; e la nonna Lucia si era trasformata in Cia.

Così si accordarono per una sorta di contrazione di Marta: Mara. Non ricordo, o forse non ho mai saputo, su suggestione di chi. Altro nome biblico comunque.

Da bambina il mio nome non mi piaceva; e poi ogni tanto qualcuno non lo capiva e mi faceva diventare Maria.

Quale ne fosse il significato lo scoprii da adolescente, durante uno dei miei percorsi di lettura della Bibbia – in versione integrale stavolta. Libro di Ruth 1,20: Noemi ha perso tutti i figli e il marito, e chiede che il suo nome, “dolcezza”, sia sostituito da Mara, “amarezza”.

Intesi la cosa come un’eco aspra riverberata sul prossimo. Le varie storie intrecciate alla mia nel corso degli anni ebbero in effetti spesso quel sapore.

Ma io volevo vivere di voli e d’aria estiva. Quella dentro la quale vagabondavo al paese, dai nonni materni, durante le vacanze. Aveva il suono delle foglie dei pioppi, l’odore di trifoglio e di cicoria selvatica; era variegata di libellule marroni, rosse, bluastre; sapeva di interminabili giochi a palla contro il muro, del salto della corda, dei colpi secchi del piede d’appoggio nella sfida a mondo o alla settimana sul marciapiede, del frullo delle ruote della bici, del fiato grosso delle corse sui prati, avanti e indietro e lungo traiettorie tortuose, a spirale, a zigozago.

I nonni avevano coniato il diminutivo Marusìn, in uso solo fino alla fine dell’infanzia; dopo comunque era sempre rimasto, dentro le pareti di casa, ninìn. In realtà ninìn era il modo comune di rivolgersi a me e a mio fratello, anche da parte dei genitori, mia madre soprattutto. Suonava diverso a seconda di chi lo pronunciava: oltre, inevitabilmente, al timbro della voce, cambiava in ciascuno l’intonazione e il perdurare del suono. E cambiava lo sguardo – se chi parlava era in presenza, e non di là da una parete o da una porta.

“Creatura piccola”: lo intendevo grosso modo io. Sogno e illusione che gli adulti – alti, pesanti, sicuri in mezzo alle cose – avessero un accudimento costante per noi, appena arrivati, che si aveva un pezzo in più da stare al mondo. Veniva da lontano quella parola, dai nonni dei nonni e da più indietro ancora. Doveva anche essersi trovata all’incrocio di due aree linguistiche diverse: il Vercellese, Trino, del nonno, e la Lomellina, Nicorvo e Ceretto, della nonna. Doveva funzionare evidentemente anche per il papà che era di Robbio nello specifico.

La nonna Marta mi chiamava col mio nome, credo. Di lei ricordo il sorriso benevolo degli occhi e nessun discorso. Ricordo l’avventura di portare il granturco alle galline nel pollaio sotto la scala di ringhiera e il gusto che mi estasiava delle polpette di patate col prezzemolo. A casa sua, un centinaio di metri più in là di quella dei nonni materni, ebbi pochissime volte il permesso di andare. Erano due stanze quadrate, una in fila all’altra, col lavandino in cucina e senza bagno.

²⁵ Docente di lettere al Liceo Classico Foscolo di Pavia. L’autobiografia è tratta, per gentile concessione dell’editore, da Anfosso G., Polimeni G., Salvadori E. (a cura di), *Parola di sé. Le autobiografie linguistiche tra teoria e didattica*, FrancoAngeli, Milano, pp. 267-271.

Mentre aspettavo che la nonna finisse di trafficare attorno alla stufa economica, me ne stavo seduta alla destra del nonno Sándær sul divano, anzi sull'utumana. La mia metà era quella alta, con le molle ancora intatte. Il nonno era insaccato nella metà sfondata. Sfondata dal suo peso: più di cento chili per un metro e sessanta all'incirca. Sulla testa lui teneva la sua barciòla più o meno grigia, come i calzoni; la camicia aveva il primo bottone slacciato perché il collo era troppo grasso e corto per poter lasciar chiudere il colletto. La tavola odorava delle posate di alpaca, che a me davano tanto fastidio (la nonna lo sapeva e me ne aveva comprato un set di acciaio). Io ero tutta presa dalla storia del Giuanìn senza pagüra, raccontata dal nonno nel dialetto stretto dei vecchi di Robbio. Solo qualche gruppo di suoni ogni tanto si combinava nella mia testa in una sequenza che ritagliasse un senso; il resto non lo capivo, non riconoscevo neanche dove finisse un insieme coerente e cominciasse l'altro. Ma Sándær era un narratore straordinario: variava ritmi, toni, timbri. Faceva le voci dei vari personaggi, lasciava lunghe sospensioni di silenzio durante le quali io trattenevo il respiro; mi passava la costernazione e la baldanza, l'avvicinarsi dei terrori incompresi dal protagonista e l'inatteso trasalimento finale. Quando la sua voce si spegneva, gli chiedevo di ricominciare daccapo. E lui rideva: "ma s'at capisat no!". Io ne ero fascinata.

Gli altri li capivo bene quando parlavano in dialetto fra loro, anche se io, ahimè, non sono mai stata in grado di sostenere una conversazione intera. Me la cavavo per la sopravvivenza. Credo sia dipeso dal fatto che in una comunità di parlanti precisa non ci sono mai stata. A Robbio non ci abitavo e della palazzina anni cinquanta a Pavia, in semi-centro, dove ho vissuto dai tre ai sei anni, non ho memoria in assoluto di narrazioni in dialetto – e francamente neppure di dialoghi interessanti in nessuna lingua. I padri, impiegati, ragionieri, un medico, erano sempre altrove; le madri casalinghe passavano un bel po' del pomeriggio a chiacchierare fra loro, in Italiano, di cose noiosissime e incomprensibili; noi si spariva a giocare in un'altra stanza. Tra bambini non si parlava un gran che. Si nominavano oggetti e azioni, ci si spartivano ruoli, si scambiavano segnali. Gli unici testi condivisi erano le conte, e quelle, chissà perché, erano in Italiano. Non riuscii a sistemare un lessico né robbiese né nicorvese; soprattutto non riuscii plasmare la testa sulla sintassi del dialetto.

La mia esilità sintattica si irrigidì ulteriormente nel contatto con parlanti Pavese o Pavese del Borgo Ticino, una volta trasferita in periferia. La troppa prossimità del Robbiese a quegli altri vernacoli lombardi creò delle sovrapposizioni nefaste fra costrutti e variazioni di ordo verborum: le strutture della mia lingua madre non misero radici; figurarsi l'ornatus.

Del resto si era anche costretti a parlare spesso Italiano perché il rione era operaio e perciò pieno di immigrati: dalla Sicilia, dalla Campania, dalla Calabria. L'Italiano era zona franca, terreno comune d'intesa. I figli degli immigrati non si azzardavano a parlare come al paese d'origine; forse non lo sapevano neppure fare. I genitori loro, quando gli si entrava in casa a bere un bicchier d'acqua o a farsi disinfettare qualche abrasione alle ginocchia o alle mani, non li ho mai sentiti parlare il dialetto, ma solo un Italiano con un accento e con sonorità molto diversi dai miei.

Così usavo il dialetto solo ogni tanto in casa, di fatto traducendo dall'Italiano standard, che in quegli anni dominava la Scuola e la Televisione di Stato. Un Italiano ordinato, pulitissimo nei costrutti, scandito in poche unità ritmiche abbastanza cadenzate, adatto alla stesura di resoconti e relazioni. Algido. L'eleganza, il dinamismo, la flessuosità, gli scatti repentini, le allusioni sottili, le ambiguità non ne facevano parte.

Il dialetto invece fluiva in onde morbide, fra articolazioni a mezzo, consonantiche e vocaliche, con variazionibusche di ritmo, con immagini mentali intense e colorite; sapeva essere aggressivo, anatomico, sornione. E consolante come la nenia della bisnonna che mia mamma ricantava ogni tanto a mezza voce: "o fa ninìn, ninìn, ninìn, la

nanna / o fa cuntenta la to' mamma. / E quan' che la to' mama la sarà cuntenta / al bel ninin al s'indrumenta".

Solo un frammento. Il resto non lo ricordava più. Una frase melodica semplice, trascinata dai suoni, che si poteva cantare con la stessa voce con la quale si respira.

Robbio era per giunta un'isola linguistica in Lomellina – cosa di cui gli abitanti andavano orgogliosi. Il timbro vocalico in realtà non era il massimo: “a” troppo aperte, quasi sganasciate, singolarità bizzarre; come i nomi dei giorni della settimana: Lündas Martas Merqua Giöbia Vennar Sabat Duminca. Gli ultimi due erano decisamente più riconoscibili, ma Lündas mi aveva creato dei problemi la prima volta che l'avevo sentito pronunciare in una rapida conversazione fra mio papà e sua sorella: nel Lomellino degli altri nonni Lunedì era Lunidi e io avevo interpretato Lündas come una data: l'undici del mese. Era stato però presto palese dal seguito della chiacchierata che ci sarebbero dovuti essere più “undici” in uno stesso mese perché le parole dei due avessero un senso.

Anche espressioni del tipo “va' li 'insciümma” per dire “va' li sopra” non mi entusiasmano. Preferivo l'opzione del Lomellino standard: “va' li da tsura”. Mi hanno sempre comunicato sensazioni gradevoli i suoni più arrotati in bocca e meno violenti o sgangherati. Mi piacevano trüsi tróbi 'ntartuai, che sentivo dire spesso a indicare varie modalità d'essere maldestri e inadeguati a un compito. Il primo toccava non di rado anche a noi bambini, e non aveva un corrispettivo italiano soddisfacente – come neanche gli altri del resto: un po' ironico e affettuoso più degli altri due, dipingeva bene il comportamento impacciato dei piccoli quando pasticciano in qualche manovra e hanno bisogno di una dritta dall'adulto di turno.

Lacerti sfilacciati mi restano dunque di quelle vibrazioni lessicali. Ma è strano come anche qualche sparuta parola sopravvissuta allo sprofondamento di un universo sia gravida di significati intrecciati e stratificati quando è affidata solo alla memoria dell'oralità e non è mai passata per l'immobilità insonorizzata della scrittura.

Esplorare le lingue rimase un bel gioco dell'infanzia. Dai miei sei anni in poi le vacanze si facevano al campeggio, il che significava godere di uno spazio di gioco di migliaia di metri quadri, di ore e ore di libertà, nel profumo dei pini marittimi, in trine d'ombra in movimento costante, fra i tonfi delle pigne e lo scricchiolare dei grandi tronchi rossastri piagati dal tempo e dalla salsedine. Gli Italiani campeggiatori non erano molti allora. Tanti i Tedeschi invece e gli Americani. E ci si intendeva benissimo. Ciascuno parlando la propria lingua e arrabattandosi per intendere l'altro. E mutuando gli uni dagli altri le parole che ci sembravano più efficaci al suono per designare un'azione o un oggetto. Intrecciare idiomi diversi non era affatto un problema: era un'avventura.

Avevo anche incontrata prima, quando avevo poco più di cinque anni, nell'unica vacanza mai fatta fino ad allora, in una pensioncina della Liguria, una bambina della Renania, Angrette, il legame con la quale fu favorito anche dalla simpatia dei miei per i suoi genitori, che erano affettuosi e comunicativi. Si era condivisa una gitarella nei dintorni, oltre che i giochi in spiaggia. Per tutto l'autunno e l'inverno gli adulti si scrissero, ricorrendo entrambi ad amici in funzione di interpreti. E il papà e la mamma di Angrette per Natale mi mandarono una splendida scatola di Lego e l'invito a passare le vacanze – io sola – a casa loro a Köln. La cosa mi esaltò. Ma mia madre non ne volle sapere, si preoccupò, trovò ragioni cogenti.

La mia passione per le lingue, il loro suono, il modo, diverso per ciascuna, di ritagliare i significati, restò confinata al Latino, che incontravo a messa tutte le domeniche e che coltivavo in segreto, al riparo dalle ansie di mia madre.

Il Latino era infatti l'altra grande onda sonora del paese. Il Latino era dentro il rosario di mio nonno, le litanie in particolare; quelle le capivo: *refugium peccatorum, salus infirmorum, regina virginum, regina angelorum... Agnus dei qui tollis peccata mundi...*

venivano anche quelle da lontano, dai nonni dei nonni dei nonni. Storie che nessuno in famiglia sapeva più: i ricordi avevano dei contorni fino ai genitori dei bisnonni, delle generazioni più addietro nessuno aveva conservato traccia. Indietro risaliva l'immaginario dei film hollywoodiani che arrivavano in Italia in quegli anni.

Ma l'urmòn sul sagrato della chiesa aveva almeno trecento anni, mi dicevano. A memoria d'uomo era sempre stato lì. Il palco dei suoi rami offriva ombra a tutto il paese dopo la messa. Attorno al tronco una panchina circolare che l'abbracciava dava spazio agli uomini, che per la più parte non partecipavano alla funzione e rimanevano fuori a discutere animatamente di cose loro. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto...

Il Requiem aeternam e il De profundis recitavano la fatica di tutti a perdere gli affetti importanti.

6. Al di Sara D'Arienzo²⁶

A Monopoli, in via dei Mulini, proprio dietro casa – e per casa intendo quella dove sono nata e ho vissuto da adolescente, il luogo dove ora prende l'avvio ogni mia estate, per poi disperdersi nelle tortuosità logistiche dei trapiantati, mentalmente e geograficamente instabili, con rami della famiglia e amici sparsi nella penisola – c'è uno dei tanti cannoni di epoca rinascimentale, a guardia di quel confine aperto a tutti. Da lì si apre lo scenario familiare e bellissimo – e questo aggettivo usurato qui ha un senso – di cala Portavecchia; a sinistra si erge la città vecchia, bianca e maestosa, arabeggiante e svettante verso l'alto come una corona, e a destra si intuiscono le calette della Pentima, con i massi del dissesto idrogeologico, Porto Bianco, Porto Rosso, Porto Nero. Un tempo da lì si vedeva la mia scuola elementare "Domenico Modugno" che il mare ha eroso da sotto ed è stata dichiarata pericolante. Ci arrivo in un minuto uscendo dal portone di via Palestro, ultima frontiera del quartiere murattiano e porta del centro storico, dannazione del parcheggio, lasciandomi alla destra il campanile della Cattedrale con la sua icona bizantina della Madonna della Madia, che per i Monopolitani è tutto. In realtà ci metto di più, perché la prima tappa al mattino è la mezzatonda (un tempo si chiamava mezzadonna e non si è mai capito chi abbia inaugurato questa lectio faciliior) di bar Roma con il caffè, la spesa da Vito (il nuovo proprietario si chiama Giuseppe, ma il negozio è rimasto quello di Vito per tutta la mia famiglia) – il negozio delle mozzarelle, delle burrate e della stracciatella – e la visita al panificio delle Meraviglie per la focaccia e i panzerottini di marmellata e noci, che è quello della 'Baratta', da quando ai miei amici universitari di Pavia che chiedevano una lattina di coca cola, questa fu denominata dalla panettiera con precisione classificatoria a *buat!* e poi traslato in fonetica italiana, perché capissero, la *baratta*. Quando sono lì guardo sotto, la profondità delle mura e poi il mare e ne indovino i movimenti per capire che vento tirerà. La questione del vento è di vitale importanza per la scelta della spiaggia, direbbero al nord. Io lo guardo per capire dove andare al mare. Qui si dice tutto attaccato, perché la nostra meta è il mare e non la spiaggia, un'immersione, una fagocitazione, un essere un tutto unico, come il fenomeno morfosintattico evidenzia e chiarisce con pregnante sintesi.

Via dei Mulini percorre il perimetro sud del centro storico, con un camminamento che sovrasta il fossato, interrotto da un sali-scendi di scalette, e la sera è molto in, come tutto a Monopoli, a differenza di quando i miei mi hanno messo sul treno per l'Università, per evitare che respirassi l'aria malata di una cittadina in balia di quello con cui tutti identificano il sud: Malavita, Mafia, Morte del futuro. Ora qui è tutto diverso, e

²⁶ Università degli Studi di Pavia.

siamo meta vip: Monopoli è, come la chiama mio marito, il paese dei balocchi. A me piace da matti, e, anche se i miei amici di giù avanzano mille critiche e non sono mai soddisfatti e profetizzano la *phthonos ton theon* (della colonia greca è rimasto l'amore per il tragico senso euripideo della vita), io non ci faccio caso. Vorrei vederli a Pavia a luglio. Sono fortunati e non lo sanno. Oppure ad Ortona che ha dato i natali a mio marito e che i miei figli chiamano 'Mortona', che da quando l'aveva adocchiata l'Aga Khan ad oggi, probabilmente, *S'è fatt 'na calet* nonostante la sua potenziale maestosità e Margherita d'Austria, Tosti e D'Annunzio. Ma a Monopoli ci sono stati i Veneziani, Carlo V che è uno degli imperatori che amo di più, dopo ovviamente Federico II, preceduto dai terribili Saraceni, dai tortuosi Bizantini, sino ad arrivare ai Romani, agli Spartani colonizzatori per iniziare con i Messapi. Monopoli vicina alla città di Egnatia (XV a.c. - VI d.c. Guerra greco gotica), terra di passaggio per le crociate, porto veneziano, porto borbonico con l'abbazia di Santo Stefano. Ora location di matrimoni stellari, meta vacanziera di Madonna, di calciatori, attori tra cui Raul Bova, ospite fisso prima del divorzio, e tantissima bella gente, soprattutto ricca. Monopoli con le sue cento contrade in cui perdersi anche se sei del posto.

Da quel cannone penso spesso a quello che mi abita, penso ai miei percorsi. Faccio autobiografia.

Il mare è rimasto lo stesso, come il vento, lo stesso dei Greci colonizzatori, dei Romani, e di tutti quelli a seguire. Da quel punto qualcuno scrutava l'orizzonte, o la luna e le stelle, qualcuno sicuramente si metteva lì a rimettere in ordine le trame complesse della vita, a dare un nome preciso a quello che accadeva, a trovare per fatti, eventi, dubbi e sentimenti quella successione di sillabe che meglio rendeva il concetto, che lo sfumava al punto giusto, rete e recinto, gravidanza e precisione, commento della realtà e realtà insieme.

La mia fortuna è che di parole ne ho moltissime. Tra quelle lasciate lì dai vari popoli o brandelli di popoli approdati e quelle che ho racimolato nelle mie peregrinazioni, incrociando le peregrinazioni altrui, ho una scelta vastissima. E proprio guardando ad ampio raggio il panorama che mi si offre dal cannone di Via Mulini, percepisco tutte le mie anime, un'anarchica ridda di voci che vengono dal passato, e non necessariamente dal mio.

Rifletto non solo sulla mia vita, sui fili che si intrecciano e diventano trame e su quelli che sono solo fili, ma sul senso delle appartenenze. A quale di questi mondi appartiene Sara? Perché quando sono lì a guardare il mare, mi sembra di ricordare anche tutte le storie che non conosco e di cui non so nulla e mi sento parte, sempre, di qualcosa di più profondo della mia vita. Mi accorgo che, per parlare anche solo mentalmente con me, uso una lingua che ha lambito e accarezzato spiagge e porti che ho dimenticato, ha disciolto accenti e toni di altri, ha fatto sua una storia di comunicazioni antiche e partite da lontano.

Non mi sono mai sentita straniera nel senso moderno del termine in nessun posto. Perché mai ho avuto il desiderio di omologarmi alla cadenza e alla forma mentis delle persone a cui la vita mi aveva affiancato. Il senso di estraneità l'ho sempre trasformato anche linguisticamente in una posizione strategica di osservazione. Una distanza che non mi ha mai impedito di fare parte di tutto, veder passare tutto sotto i miei occhi, nelle mie orecchie. Ricordo i primi giorni a Pavia, quando mi accorgevo di non parlare la lingua di nessuno perché di parlate ce n'erano tante: mantovano, cremonese, bergamasco, salentino, piemontese, brianzolo e pensavo che a mancarmi era la conoscenza profonda di quello che quelle persone pensavano, perché spesso mi sfuggivano non le sfumature impalpabili di quello che dicevano, ma la vera e propria sostanza. E allora lentamente, al posto di tradurre le loro vite nella mia lingua

complessa, ho iniziato a rubare loro parole, idiomi, e ad aumentare a dismisura la complessità della mia lingua. Tutto si mescolava e si ramificava, tutto iniziava ad appartenermi, ad integrarsi in me, mentre la mia visione del mondo si ingrandiva sino a toccare anche mondi altri. Nel mio allegro ma doloroso plurilinguismo che era il segno della ricchezza della realtà e della necessità della sua esplorazione, ho dato libero accesso anche alle voci della letteratura, alle parole di quegli 'altri' importanti che mano a mano studiavo.

Non ho mai fatto distinzione tra la voce in assenza e in presenza. Una parola ha il potere di portarsi dentro, di essere la cosa stessa che dice e la persona che la dice, indipendentemente da tutto. Così tra il pugliese familiare, l'abruzzese, si è innestato l'italiano di Dante, il latino di Catullo e il dialetto veneto della mia compagna di camera. Le varianti dei manoscritti che leggevo, interpretavo, vivisezionavo erano ugualmente portatrici di significato. Come lo sono oggi le innumerevoli parlate dei miei alunni, i loro tratti grafici, le loro sintassi sbilenche, il loro lessico acerbo perché acerba è la loro esistenza. Mio figlio Tommaso di dodici anni, qualche tempo fa, è rimasto colpito dal participio passato *abbarbicato* e mi ha chiesto dove avessi trovato quella parola così assurda. Nella sua mente quell'ammasso di *b* senza alcun significato immediato, nessun corrispettivo immaginifico era il perfetto significante della sua inesperienza linguistica e quindi della sua non conoscenza. Gli ho recuperato una serie di immagini di paesini, scogliere, alberi e ho creato un contesto che in qualche modo lo aiutassero a visualizzare quello che avevo in mente. A me però tutte le figurazioni che venivano alla memoria erano ricordi di un passato che non avevo vissuto con lui; mi sono sforzata allora di cercare una esperienza della nostra famiglia che anche lui aveva serbato nel suo album personale e mnemonico. Già. Lui non voleva la traduzione, lui voleva il concetto e l'esperienza insieme. Pochi giorni dopo, andando in montagna, sulla strada che porta ad Aosta, guardando attraverso il finestrino l'ondulazione di valli e montagne, mi ha detto: «Certo che questi paesini sono davvero abbarbicati, come dici tu». È stato allora che ho davvero capito che le parole, prima di essere di tutti, arrivano a noi passando dalla voce di qualcuno.

I miei mi raccontavano che ci hanno messo un po' a capire che chiamavo il mio insostituibile ciuccio *momo* perché loro alla mia richiesta rispondevano *mo mo*: l'oggetto altro non era che il suono confortante, rassicurante della loro voce.

Un video immortalava mia figlia Antonia, ora sedicenne, che all'età di due anni e mezzo domanda «Io sto colorando i gessetti e tu?» Ho sempre pensato a questa frase slegata, sintatticamente ambigua in cui tutti gli elementi assumono una posizione rilevata (io, gessetti, tu) come alla frase che meglio interpreta il suo mondo interiore, un mondo in cui i nomi assoggettano i verbi e non viceversa, un mondo in cui non contano le azioni ma le essenze, in cui le sfide sono tra enti assoluti.

Amo il mito di Babele, penso che più che una punizione divina, sia l'avvertimento che tutte le volte che si incontra un essere umano il rischio di non comprenderlo a fondo perché non si riesce ad addentrarsi nella sua lingua profonda, è davvero enorme e foriero di sventure: porta la guerra. È questo il motivo per cui per comporre il quadro caotico e intricato della mia brevissima autobiografia linguistica ho scelto un cannone spento e arrugginito a guardia del mare aperto. Osservare dall'alto, abbracciare a destra e a sinistra la cala naturale, scavare nel passato, avventurarsi nei percorsi della storia per capire che ogni persona è linguisticamente una città di mare.